

LC

244

251

4

CC

AP

ECRIT PAR MONSIEUR

CHARLES LOUIS LAFOREST

NE LE 11 MARS 1864 A LE CATEAU

DEMEURANT RUE FENELON

TOME 2

15 Sept. 1913 - 61 pages 1910

1915

aperçoit très bien les étincelles et la fumée produite par les coups ou par des obus ^{tirés} serrés sur eux.

Pendant près d'une heure c'est une série d'explosions. Le canon, continue ensuite et, à 8H1/2 du soir, nous l'entendons encore.

15 et 16 septembre : Une surveillance active est faite en ce moment, des uhlans patrouillent dans les champs et arrêtent toute personne non munie de passeports. Des agents en civil se promènent et arrêtent des passants, leur demandent leur ^{leurs} papier, les fouillent même pour voir s'ils n'ont rien de compromettant. Des perquisitions ont été faites dans plusieurs maisons dont les propriétaires étaient soupçonnés de recevoir des journaux français ou des lettres. Il faut, pour être tranquille, avoir la conscience bien nette.

17 septembre : On entend fortement le canon dans la direction de Lille. En ville rien de particulier, toujours la même surveillance et arrestation de plusieurs personnes sans passeports.

18 septembre : Toute personne se trouvant aujourd'hui en dehors de la ville a été arrêtée et fouillée par des soldats, des officiers et des civils, c'est à dire des agents habillés en civils, on interroge, on cherche, il ne ferait pas bon d'avoir sur soi de la correspondance. Un marchand qui traversait notre ville avec sa voiture qui contenait 400 kilos de beurre s'est vu arrêté et obligé de débiter son beurre sur la place à raison de 1F50 la livre, toute la population en a profité.

Le canon tonne aujourd'hui d'une façon extraordinaire et sans discontinuer, toute la nuit il en a été ainsi. On réquisitionne pour notre canton 500 lits et 400 paires de draps qui doivent être amenés au Cateau, que va-t-on faire encore ?

19 septembre : A notre réveil nous entendons toujours le canon et aussi fort que la veille. Vers onze heures et à deux reprises différentes, de violentes explosions font trembler les portes et les fenêtres, en un clin d'oeil, tout le monde est dehors demandant ce qui se passe, je pense que ce sont des mines que l'on a fait exploser probablement pour détruire des ouvrages d'art.

20 septembre : Dans la soirée et dans la nuit c'est toujours la voix sourde du canon qui se fait entendre avec, de temps en temps, des coups plus forts. Dans la journée, mais plus loin cette fois, l'artillerie continue son oeuvre de destruction. Quand donc retrouverons-nous notre vie paisible d'autrefois ? La canonnade que nous entendions si fort venait de Roye au sud de Bapaume.

-nes trouvées hors de la ville sans passeports.

29 et 30 septembre : Journées calmes, rien à signaler.

1er octobre : L'après-midi, vers 4 heures, le canon recommence à tonner du côté de Lille. La population est sans charbon et il n'y en a pas en route, l'hiver commence à se faire sentir et déjà il gèle toutes les nuits. Pour parer au plus pressé, les catésiens ont commencé à abattre les arbres qui garnissent les talus à l'entrée de la ville, route de Cambrai, il faut voir quelle animation, hommes, femmes, enfants, tout le monde est là, hachant, sciant, taillant avec un entrain endiablé, à les voir on ne supposerait pas que beaucoup de ces malheureux ont faim, il faut se dépêcher si on veut avoir sa part. Les propriétaires sont venus protester, mais devant l'attitude menaçante de ces bucherons improvisés, ils ont pris le parti le plus sage et se sont retirés demandant qu'on veuille bien leur réserver leurs parts. Après ces arbres, il est bien à craindre que ceux de nos promenades n'aient leur tour. Dieu, que c'est triste la guerre et comme nos populations souffrent.

2 octobre : On continue le duel d'artillerie dans la même direction qu'hier. A dix heures et demie, un aéroplane vient tournoyer autour de notre ville et à une telle hauteur qu'il faut chercher pour le voir. On ne pense pas que ce soit un Allemand. Le soir, à 9 heures 3/4, alors que tout le monde dort, le bruit d'un moteur se fait entendre et un autre aéroplane survole notre ville effrayant tout le monde car on craint les bombes, il n'en est rien, après avoir cherché un moment, il repart.

Deux individus ont été arrêtés parce qu'on a retrouvé, dans les maisons dont ils avaient la garde, des armes à feu. Ce sont Gabet fils du sacristain qui gardait la maison Lefebvre le banquier, et Poulain qui restait dans celle de Dupont de l'émaillage.

Le nombre des femmes pour le pelage des pommes est porté à 100.

3 octobre : Le canon résonne toute la nuit, mais ce matin il cesse. Tout le lazaret de la maison Seydoux a veillé toute la nuit, des blessés qui devaient arriver dans la soirée ne sont arrivés qu'à 3h1/2 du matin.

4 octobre : Le charbon n'arrivant pas, la population est surexcitée et l'on abat partout des arbres, sur les digues, sur les hauts fossés, au premier pont et même dans les propriétés privées chez Dégremont notamment on avait commencé aussi chez Mme Maréchal,

mais on y a mis obstacle.

5 octobre : Aujourd'hui nous avons été appelé au bureau du medecin en chef au lazaret de chez Seydoux, et on nous a prié poliment de ne plus entrer dans la fabrique, nos laissez-passer ont été déchirés et on nous a fait accompagner par un policier pour prendre les choses dont nous avons besoin. Nous voilà donc expulsés.

L'après-midi, il est arrivé quelques centaines de blessés, mais plus gravement que ceux que nous recevions ordinairement, et toute la nuit des autobus en ont amené d'autres de sorte que l'école laïque des filles et le collège sont regarnis à nouveau.

6 octobre : Il se confirme qu'il est arrivé hier et dans la nuit, environ 1000 blessés plus ou moins grièvement atteints. Les autobus qui les ont amenés ont empêché de dormir les habitants qui demeurent à proximité des lazarets.

7 octobre : Nous entendons le canon le matin dans la direction de Soissons et l'après-midi du côté de Douai. François Bracq qui comme moi avait été prié de ne plus entrer à la fabrique, ayant voulu y retourner malgré cette défense, a été vu, plainte a été déposée à la Kommandantur, et l'après-midi deux gendarmes sont venus le chercher et l'ont emprisonné.

Des perquisitions ont été faites chez Collery, Derville et Potier aubergiste, nous ignorons pourquoi.

Des affiches ont été mises défendant de fumer près des endroits où sont des récoltes et près des meules dans les champs; ceux qui détruiraient volontairement des récoltes, seraient condamnés à la peine de mort. A partir du 20 courant, toute personne au-dessus de 15 ans ne devra plus circuler sans être muni d'une carte d'identité.

8 octobre : Un aéroplane venant de Valenciennes a tourné autour de notre ville, et après avoir fait une boucle, s'est éloigné dans la direction de St Quentin. Deux heures après il repassait, retournant dans la direction d'où il était venu.

9 octobre : Les perquisitions continuent dans beaucoup de maisons. Chez Mme Collery brasseur, on y a trouvé 4000 bouteilles de vin, et ce qui est plus grave une carabine et 2 ou 3 révolvers. Mme Collery et sa fille ont été emmenées à la Kommandantur puis enfermées chez Melle Céline Dégremont où elles sont gardées à vue par des Allemands en attendant leur comparution devant les juges.

10 octobre : De nouveaux blessés sont encore arrivés dans des auto-

-bus. Un aéroplane est passé tellement haut qu'on ne pouvait l'apercevoir.

11 octobre : Ce matin, il est passé en même temps trois aéroplanes dont deux avaient l'air de poursuivre le troisième, quelques coups de feu ont été tirés. D'autres aéroplanes sont passés dans le courant de la journée. Le canon a sonné très fort tout l'après-midi. Les perquisitions continuent dans beaucoup de maisons, Dufresnoy le minotier a été arrêté. Les maisons Morcrette, Lejour vétérinaire, Pissaro, Debaisieux, Maronnier, Danjou, Blanchard, Albert Durand et beaucoup d'autres ont été visitées.

12 octobre : Il arrive encore beaucoup de blessés, dans l'après-midi on entend encore le canon. On amène au moulin Dufresnoy toutes les graines pour y faire la farine qu'on expédie au dehors. Il passe encore beaucoup de trains amenant du renfort, des caissons de munitions, etc.

13 octobre : On entend encore le canon, mais plus faiblement.

14 octobre : Il est passé un aéroplane à une très grande hauteur. Le bruit du canon a cessé, on perquisitionne toujours, on réquisitionne les outils des forges des maréchaux, on demande aussi 200 foyers, une criée est faite demandant que tous ceux qui ont plus de deux couvertures de laine par lit en fassent la déclaration.

15 octobre : Il est rappelé aux habitants qu'il est interdit, après sept heures du soir, de sortir de chez eux, même pour se rendre chez des voisins, toute infraction sera sévèrement punie. Tout appareil photographique doit être déclaré sans retard. On annonce encore l'arrivée de nouveaux blessés.

16 octobre : Les bouchers ne tuent plus parce que les Allemands ne veulent livrer que de la viande de 3ème qualité et payable en argent français, encore une chose nécessaire qui va nous faire défaut. On enlève les tables pupitres des élèves du collège pour débarrasser les salles et y installer probablement de nouveaux blessés. On nous dit d'ailleurs qu'on réquisitionne 200 nouveaux lits. On réquisitionne également dans chaque estaminet 1 table et six chopes.

17 octobre : On dit que des officiers convalescents vont venir se rétablir dans les grandes maisons particulières avec jardins. Nous allons avoir aussi des hussards de la mort.

18 octobre : Ce matin, tous les postes sont renforcés, on a placé des sentinelles dans tous les chemins où il n'y en a pas ordinaire-

-ment. Des femmes ont été réquisitionnées parmi lesquelles les sages femmes et chaque poste a été doté d'une de ces femmes. Toutes ces précautions prises, personne n'a pu ni entrer en ville ni en sortir sans être complètement deshabillée, jusqu'à la chemise même les enfants s'en allant en classe ; les femmes réquisitionnées visitaient le sexe féminin. Nous ignorons pourquoi ces précautions ont été prises.

Les dragons qui patrouillaient dans les champs sont partis ce matin. Un aéroplane se dirigeant sur Soissons est passé à une très faible hauteur.

Mme Collery dont nous parlions le 9 octobre, a été condamnée à trois ans de forteresse et 15 000 marks d'amende. Sa maison va être occupée par treize dames de la croix rouge allemande.

19 octobre : Aujourd'hui on ne fouille plus personne. On nous assure que Gabet, arrêté le 2 octobre, est condamné à trois ans de prison. Les infirmiers de la croix rouge qui nous avaient quittés il y a environ trois semaines sont revenus.

20 octobre : Rien à signaler.

21 octobre : Des affiches sont mises interdisant d'approcher du bois du Pommereuil et de le traverser, voire même sur la grande route. Il est également interdit de circuler avant 5H1/2 du matin et après sept heures du soir. Toute personne prise en dehors de la ville avant ou après ces heures sera fusillée.

22 octobre : Les perquisitions continuent toujours. A midi est passé très haut un aéroplane tout blanc, et aussitôt nous avons entendu l'explosion de bombes qui fut suivie du bruit du canon et qui s'est prolongé tout l'après-midi. Aussitôt après le passage de cet aéroplane, il en est passé deux autres dont l'un a fait une boucle et est reparti dans la direction qu'il suivait précédemment. Cette boucle est un signal, mais lequel ? Nous ne le savons pas.

23 octobre : Il est parti ce matin beaucoup de soldats guéris re-tournant sur le front.

24 et 25 octobre : Journées très calmes, trop calmes car nous commençons à désespérer et à nous demander quand et comment finira cette terrible guerre. Sans aucune nouvelle, nous pouvons faire toutes les suppositions.

26 octobre : A onze heures passe un aéroplane et l'après-midi deux autres appareils survolent notre ville. Des autobus transportent

des blessés à la gare.

27 octobre : Beaucoup de maisons particulières abritent des infirmiers et infirmières de la croix rouge, ils sont ici très nombreux en ce moment. A 3H1/2 passe encore un aéroplane, nous entendons à nouveau le canon toujours dans la direction de Douai-Arras. Une affiche est posée en ville, la voici en son entier :

J'interdis par la présente tout rassemblement de personnes civiles masculines dans les rues. Dans aucun district je n'ai remarqué autant qu'au Cateau la mauvaise habitude des personnes sans travail de se tenir fumant, les mains dans les poches, dans les rues et surtout au coin des rues à bavarder, entravant ainsi la circulation. Je ferai surveiller strictement par des patrouilles l'exécution de ces ordres.

De même j'ai remarqué que les observations répétées au sujet du salut sont restées vaines. Je me réserve de punir à l'avenir les personnes qui ne salueront pas correctement en enlevant leur coiffure.

signé : Von Helldorf.

28 octobre : Toute la nuit le canon a tonné, nous l'entendons étant couchés et il continue toute la journée. A onze heures passe un aéroplane.

29-30-31 octobre : Rien à signaler pendant ces trois jours.

1er novembre : Mme Collery est envoyée en Allemagne pour purger sa peine. Le fils Gabet est condamné à 2 mois de prison plus 100 marks.

2 novembre : De nombreux blessés sont conduits à la gare en autobus et ces voitures en amènent d'autres qui vont être soignés dans nos lazarets.

3 novembre : Toutes les communes des environs sont remplies de troupes qui viennent s'y reposer quelque temps, il y a de l'infanterie et de l'artillerie, au Cateau nous sommes exempts pour cette fois. Tous les chevaux, ânes, poulains doivent être sur la place demain matin à cinq heures, heure française, il n'y fera pas clair. On a déjà fait la même chose dans les communes. Un courrier apportant des lettres de France a été pris, nous ne savons pas où, mais il y avait dans le nombre des lettres pour des catésiens. Munis de ces lettres, des officiers se sont rendus dans les maisons des personnes à qui elles étaient adressées et ont perquisitionné pour s'assurer s'il en était venues d'autres précédemment et ont interrogé à ce sujet les intéressés, aucune des lettres saisies

n'a été remise aux destinataires.

Jusque maintenant on avait assez souvent, par les prisonniers d'Allemagne, des nouvelles des soldats qui sont en France et on employait des noms de femmes pour les désigner, cette supercherie a été découverte et à l'avenir les prisonniers ne pourront plus parler de qui que ce soit, ils devront écrire pour eux et rien d'autre. Voilà encore une décision qui fait bien de la peine aux parents, mais nous savons que nous devons nous attendre à tout.

Malgré la défense qui en a été faite, il y en a encore qui vont au bois, une nouvelle affiche vient d'être posée informant la population que les sentinelles ont reçu l'ordre de faire feu sur quiconque ne tiendrait pas compte des instructions données. Heureusement il nous arrive un peu de charbon.

4 novembre : Il va être distribué à chaque personne au-dessus de 15 ans une carte d'identité comprenant les noms et prénoms du titulaire, son âge, sa profession, ces cartes doivent être signées par ce dernier et par deux témoins, il faudra toujours être porteur de sa carte et la présenter à chaque réquisition.

Les denrées deviennent de plus en plus rares et atteignent des prix exorbitants. Par suite du manque de vaches à lait, on trouve difficilement du beurre que l'on paie en ce moment 2F30 la livre et qui sous peu sera à 3F. Le lait se fait de plus en plus rare et l'hiver se montre sous de sombres couleurs, le pays va être complètement à sec et l'on voit encore des gens assez peu scrupuleux pour accaparer des marchandises et faire de la spéculation dans ces moments aussi difficiles, on devrait les mettre à l'index et leur faire payer plus tard leurs cruautés.

5 novembre : Pour ne pas vendre des bêtes malades et exposer la population à des maladies qui auraient leur source dans l'alimentation, les bouchers ont décidé de ne plus vendre à partir de cette semaine, donc nous voilà privés de viande et obligés malgré nous à devenir végétariens.

6 novembre : Un aéroplane tout blanc passe à une heure, un autre vient atterrir au chemin de Basuel vers trois heures et repart un quart d'heure après.

7 novembre : On entend à nouveau le canon assez fortement. Vers la même heure que la veille, un aéroplane atterrit encore.

8 novembre : Le canon continue, nous entendons encore un moteur vers onze heures et nous ne parvenons pas à découvrir l'aéroplane.

Une boucherie municipale va être installée à la maison Duprez sur la Grand'Place. Que va-t-on y débiter ? Si c'est pour y vendre la viande que n'ont pas voulu servir les bouchers, ça nous paraît bien dangereux et pourtant on ne peut plus se procurer de bêtes autres que celles livrées par les Allemands, attendons et nous verrons.

9 novembre : Rien de particulier.

10 novembre : Les Allemands installent à la maison Camus sur la place, un magasin où l'on vend toutes sortes de liqueurs, des conserves, du tabac, des cigares et des cigarettes, etc. mais pour acheter il faut de l'or. Inutile de dire que les catésiens n'y vont pas et qu'ils ne fournissent qu'aux soldats. La boucherie fonctionne mais les bêtes qu'on y débite sont bien maigres et c'est encore comme dans les autres magasins municipaux la queue interminable.

11 novembre : Toute la nuit et toute la journée le canon gronde d'une façon inaccoutumée et malgré la tempête qui sévit, le bruit nous parvient jusque dans les maisons. Hélas ! Voilà quinze mois que nous l'entendons ce canon et nous ne nous voyons guère plus avancés, du train où vont les choses quand ça finira-t-il ?

12 novembre : Malgré le mauvais temps, un aéroplane est passé hier vers quatre heures, toute la nuit le canon tonne encore et il ne cesse que dans la soirée. En attendant la fin, on se procure difficilement certains articles et il en est qui se vendent six et huit fois plus chers qu'au début. C'est triste à dire, mais il y a des commerçants qui souhaitent que ça dure longtemps. Nous en connaissons un qui disait dernièrement qu'il voudrait bien que la guerre dure cinq ans pour lui permettre de se retirer des affaires après. Ces égoïstes qui ne voient que pour eux et qui n'ont aucun égard pour toutes les calamités qu'entraîne la guerre méritent la fusillade.

13 et 14 novembre : Toujours la même vie, rien à signaler.

15 novembre : Les impôts n'ayant pas été intégralement payés par les communes de Reumont et de St Souplet, les otages ont été retenus prisonniers, rue Cuvier, jusqu'à l'acquittement complet de cette dette et ce qu'il y a de plus vexant, c'est que parmi ces délinquants il y en avait qui avaient versé plus que leur compte tandis que d'autres qui n'avaient pas payé restaient chez eux tranquillement.

16 novembre : Un fermier d'Inchy du nom de Denhez, chez qui on a trouvé du blé non déclaré, est condamné à 1000 marks d'amende et à un an de prison, il est parti ce matin pour l'Allemagne.

17 novembre : On a découvert chez Patte, boulanger, de la farine blanche et en ouvrant le four l'allemand l'a trouvé rempli de pains blancs qui cuisaient, comme il avait déjà été pris et que l'affaire n'avait pas eu de suite, devant la récidive, il fut immédiatement arrêté, il va être obligé de dire d'où venait la farine et pour qui étaient ces pains.

18 novembre : On prépare la maison Valette pour y installer des salles de jeux, de récréation, de lecture pour les soldats, c'est la même installation qui est faite dans le grand salon de la mairie. A cinq heures du soir arrivent des soldats en quantité que l'on installe dans toutes les grandes salles disponibles.

19 novembre : Les troupes qui sont arrivées hier soir sont déjà parties ce matin, ce sont des soldats de la landsturm, c'est à dire ayant au moins dans les quarante ans, il en passe beaucoup aujourd'hui qui se répartissent dans toutes les directions, route de Basuel, route de Forest et faubourg de Cambrai.

On emmagasine dans les caves de l'hôtel de ville et chez Déninal, des pommes de terre destinées à la population.

20 novembre : Tous les samedis toujours musique en tête, les blessés rétablis reprennent le chemin de la gare. Il passe encore des troupes qui chantent en traversant notre ville. A dix heures du matin nous entendons de fortes explosions, on dirait des mines qui sautent. L'ordre est arrivé de débarrasser le plus possible les lazarets, aussi vers onze heures une portion des blessés regagne la gare, et à cinq heures un autre groupe de 2 à 300 s'en va également de sorte que le soir, il en reste 4 à l'école laïque des filles, et sur 432 qui occupaient le lazaret de chez Seydoux, il en reste 115 ; il est probable qu'ils vont être remplacés par d'autres peut être plus gravement atteints. La même mesure a été prise à Caudry. L'agent principal d'Octave Gautier a été prévenu de déménager au plus tôt, sa maison qui touche au marché couvert va être occupée par un poste de 24 hommes. On a commencé à abattre les tilleuls qui garnissent la promenade des digues.

21 novembre : La musique est allée chercher à la gare un chef et son escorte et les a ramenés à la société générale sur la Grand'Place. Aussitôt une guérite fut amenée et un factionnaire placé à la porte.

22 novembre : Aujourd'hui, à la société générale dont nous parlions

hier, sont installés des bureaux et l'on y voit une quinzaine de scribes qui y travaillent.

23 novembre : L'instituteur d'Honnechy a été condamné à 100 marks d'amende pour n'avoir pas saluer un officier et le maire à la même peine pour ne pas l'avoir fait afficher. Le curé de la même commune a été arrêté pour avoir dit en chaire que les femmes qui se livraient aux Allemands n'avaient pas de sang français dans les veines.

24 novembre : On entend à nouveau le canon. Mme Dosquet qui avait été convoquée hier à l'hôpital en même temps que d'autres dames de la ville pour y passer la visite de santé, ayant été reconnue malade, a été arrêtée sur le champ et dirigée ce matin sur St Quentin et les jeunes gens détenus rue Cuvier l'ont huée à son départ. C'est sur la dénonciation d'un officier d'artillerie que ces dames ont passé la visite.

Un Allemand ayant vu un pigeon, rue Auguste Seydoux, des perquisitions eurent lieu dans plusieurs maisons par des gendarmes, pendant ce temps des sentinelles étaient placées à toutes les issues des rues Auguste Seydoux et adjacentes et boulevard Paturle, et personne ne pouvait passer portant quelque chose sans être obligé de le faire voir. Ces perquisitions n'ont donné aucun résultat. Le pigeon est un domestique qui est déclaré depuis longtemps et qu'on n'a pas encore attrapé.

25 novembre : Le poste installé à la Société générale est celui qui devait occuper la maison Gautier dont nous avons parlé.

26 novembre : Ce matin passent plusieurs aéroplanes et des manoeuvres d'artillerie ont lieu dans les environs, les coups de canon nous rappellent un peu la bataille du 26 août. Mais si ceux-ci tirent à blanc, nous entendons encore beaucoup plus loin le bruit de ceux qui crachent la mitraille et c'est toujours le coeur serré que nous nous reposons par la pensée aux endroits d'où nous vient ce bruit, que de victimes, combien de malheureux fauchés en pleine jeunesse. C'est épouvantable. Encore une grave affaire, on a découvert chez M. Cardon, maire de Troisvilles et gendre de M. Carpentier Risbourg, quatre fusils d'Anglais et des munitions. C'est encore par suite d'une dénonciation que ces armes ont été trouvées, car les gendarmes sont allés directement à l'endroit où elles étaient cachées. M. Cardon prétend que le jour du combat, étant allé conduire sa famille à Paris et ayant pu rentrer chez lui un

mois après, il ignorait complètement l'existence de ces armes et ne les a jamais vues depuis sa rentrée. Comment la chose sera-t-elle prise ? Nous ne le savons pas mais c'est gros de conséquences.

27 novembre : Une criée est faite ordonnant à tous les particuliers qui possèdent des coqs et des poules d'en faire la déclaration jusqu'au 29, ceux qui ne la feront pas ou qui la feront fausse, seront punis d'une amende très sévère. Beaucoup cherchent à les vendre.

De 2H à 2H1/2, passent trois avions se dirigeant tous vers Guise. Le canon tonne toujours dans la direction de Lille, et plus près de nous les manoeuvres d'artillerie ont lieu tous les jours du côté de St Souplet, St Benin, Reumont. Un accident a eu lieu hier à ces manoeuvres, on parle d'un mort et de deux blessés.

28 novembre : Aujourd'hui a eu lieu l'enterrement du soldat tué aux manoeuvres. A deux heures les cloches sonnèrent pendant que la musique jouait des marches funèbres et la cérémonie eut lieu en grande pompe.

29 novembre : Malgré un temps épouvantable, les manoeuvres d'artillerie se continuent et les canons tirent tout près de chez nous sur l'emplacement du champ de bataille.

30 novembre : Le fils Dubail, carrossier, a été arrêté parce qu'on a trouvé chez lui, dans une citerne, des accessoires de bicyclettes qui y avaient été jetés. Ces bicyclettes avaient dû être réquisitionnées, elles ont donc été démontées et cachées, c'est encore une affaire grave car c'est considéré comme détournement de matériel de guerre réquisitionné.

1er décembre : Aujourd'hui il faut que tout le monde fasse apostiller au bureau du commissaire, sa feuille d'identité, cette fameuse carte ne doit jamais nous quitter, on a vu infliger des amendes à des personnes qui, se trouvant sur le seuil de leurs portes, n'avaient pas sur eux cette carte.

2 décembre : Le canon tonne très fort aujourd'hui, vers une heure nous entendons comme des bombes. A deux heures passe un avion se dirigeant vers l'est. Nous apprenons à l'instant que ce sont bien des bombes qui viennent d'être jetées du côté de Caudry, Cambrai, les personnes à qui nous venons de parler ont vu les avions qui les ont jetées. La belle bordure de peupliers qui garnissait si bien la route de Cambrai va disparaître, les Allemands

abattent tous les arbres. On nous dit ce soir que la France vient de faire un emprunt de 25 milliards qui, chose qui dépasse toutes les espérances et qui prouve que la France est riche et jouit encore de toute la confiance, a été couvert en une seule journée. 15 milliards ont été fournis par la Banque de France et 10 milliards par des particuliers et d'autres sociétés de crédit. Quand on pense aux 5 milliards de 1870, cette somme paraît fabuleuse. Les denrées augmentent de plus en plus :

Le café qui valait 5F coûte maintenant 6/7F le kilo.

Le savon	"	0F45	"	"	3F	"
Le sucre	"	0F75	"	"	2F	
Le poivre	"	2F80	"	"	10F	"
L'huile à manger		1F60	"	"	5 à 6F	le litre
" brûler		1F10	"	"	2F50	
1 savonnette qui valait		0F60		"	1F40	la pce
La potasse qui valait		0F10	"	"	0F75	le kg

Sans parler des articles que l'on ne trouve plus et dont on est obligé de se passer depuis longtemps.

Les soldats qui étaient logés dans toutes les communes environnantes sont partis.

3-4-5 décembre : On entend toujours fortement le canon, surtout aujourd'hui, un aéroplane est venu tourner deux fois au-dessus de la gare et est reparti d'où il venait dans la direction de Valenciennes. Un autre est passé l'après-midi. Tout en ville est calme, rien de nouveau.

6 décembre : Distribution de pommes de terre à raison de 5kg par personne et au prix de 0F15 le kg. Les indigents les ont pour rien. Le lait et le fromage qu'on leur donnait va être remplacé par du saindoux et du lard en alternant chaque semaine à raison de 0,250g par habitant. De sorte que chaque indigent touche par ration chaque semaine :

du pain pour	0F90
du riz	" 0F25
des haricots	0F10
du lard et du	
saindoux	0F50

au total 1F75

plus l'indemnité de chômage.

7 et 8 décembre : On entend le canon nuit et jour et par moments des bombes, c'est toujours la même chose. Nous avons vu un train de la croix rouge qui avait bien 50 wagons et qui transportait des blessés dans la direction de Landrecies.

9 décembre : On fait une criée dans laquelle il est dit que dans les communes d'Inchy et de Beaumont on a trouvé 200 poules de plus que ce qui a été déclaré. Le commandant se charge de punir sévèrement ces deux communes et il prévient les habitants du Cateau qu'il leur accorde encore jusqu'au 11 courant pour faire les déclarations qui n'auraient pas été faites, passé ce délai la commune sera responsable des non déclarations et les personnes en défaut seront forcées de payer de fortes amendes.

Du 10 au 15 décembre : La situation est toujours la même, plusieurs affiches sont mises, l'une pour engager les habitants à bien fouiller leur maison pour voir s'il ne reste pas de vieilles armes, même non utilisables, des décors de panoplies, des munitions de toutes sortes, enfin pour s'assurer que rien ne reste dans les maisons, la municipalité fait également un pressant appel car le maire et la commune sont responsables. De nouvelles perquisitions vont être faites.

Une autre affiche engage la population à se restreindre autant que possible car la récolte de pommes de terre n'a pas été favorable et on ne pourra en livrer que 200g par jour et par habitant. Il en est de même pour la viande, le nombre de bêtes diminuant de plus en plus, et par suite le lait, le beurre, le fromage pourraient bien faire défaut. Enfin pour peu que cela continue, ces recommandations ne nous présagent rien de bon. Un train d'émigrés va être à nouveau organisé, les gens sans ressources, les enfants dont les parents sont partis, les hommes dont le service militaire est terminé et qui sont dans la misère, les membres de la croix rouge dont les services pourraient être utilisés en France sont autorisés à partir jusqu'à concurrence de 150 personnes. Les inscriptions seront sûrement de beaucoup supérieures car il y a bien des gens qui sont à court et ne peuvent lutter davantage.

16 et 17 décembre : Il arrive par le Cambrésis 280 000kg de charbon qui est distribué en quelques jours, partie aux indigents, partie aux particuliers, mais ce chiffre ne suffit pas, il y en a encore beaucoup qui en manquent, il faudrait pour contacter tout le monde un million de kilos. On prétend que les bassins de Denain, Anzin ne peuvent suffir aux demandes et je crois que Mrs Picard et Seydoux ont obtenu une autorisation pour aller à Bruxelles s'entendre avec

le comité directeur pour fournir à notre ville tout ce qui est nécessaire, tant en charbon, qu'en alimentation.

18 décembre : Ce matin, il passe de l'artillerie qui stationne un moment sur la Place. Une criée est faite pour que tous les chevaux du canton soient encore une fois présentés tout harnachés devant les autorités allemandes, ceux qui ont des harnais doivent également les présenter. C'est incroyable les réquisitions qui sont faites dans le pays. On amène sans cesse au moulin Dufresnoy des voitures de sacs de blé qui, sous la surveillance des Allemands sont transformés en farine, qui elle-même est chargée et transportée à la gare. Les batteuses marchent continuellement.

On installe sur les Dignes, sur l'emplacement des arbres, des poteaux pour l'éclairage électrique, la dynamo sera placée dans les bâtiments de chez Dénimal, donnant sur la rivière.

19 décembre : Mrs Picard et Seydoux sont partis à Bruxelles le 17 et rentrés aujourd'hui, ils ont dû s'arranger avec le comité central et le ravitaillement, qui est interdit par voitures, va se faire par ce nouveau débouché ; il est question de monter une nouvelle maison sur la Grand'Place au comptoir français près de chez Delplanche où l'on fera le détail de ces marchandises. La principale préoccupation pour le moment est de vivre et de faire vivre la population. Ces marchandises étant très rares et les ravitailleurs exploitant le public d'une façon révoltante.

20 décembre : Une nouvelle affiche est posée, il se passe bien peu de jours si on n'en pose de nouvelles, interdisant les réunions de plus de trois personnes même dans un local fermé, sans en avertir préalablement la Kommandantur au moins 5 jours à l'avance qui devra donner l'autorisation. Exception est faite pour les services des cultes sans distinction. Les débits peuvent rester ouverts jusqu'à 6h3/4 au lieu de 6 heures.

21 décembre : M. Tison qui avait été condamné à trois ans de prison, avait simulé la folie et on l'avait mis en observation. La supercherie ayant été découverte, il vient d'être condamné à 5 ans et 2000 marks.

22 décembre : On annonce l'arrivée au Cateau de 500 personnes émigrées qui viennent d'où ? On ne le sait pas. Elles doivent être logées à la maison Simons et au Refuge des Vieillards. Nous aurons peut-être d'ici quelques jours de plus amples renseignements.

23 décembre : Malgré une pluie qui ne cesse de tomber depuis quel-

-ques jours, on entend le canon fortement aujourd'hui. Les Allemands préparent encore la fête de Noël qu'ils célèbrent avec tant d'entrain. Dans toutes les maisons qu'ils habitent, de même que dans les lazarets, des sapins sont dressés et prêts pour ce grand jour, des banquets sont organisés, des cadeaux sont distribués aux hommes, il y a peut-être un peu moins d'entrain que l'année dernière mais il y a ici moins d'hommes aussi.

24 décembre : La pluie continue toujours et le canon aussi. On fait une distribution de viande à tous ceux qui sont aidés par la ville de même qu'on a donné 250g de farine par personne à l'occasion de la fête de Noël.

25 et 26 décembre : Partout on célèbre la fête de Noël, les sapins sont illuminés et des fêtes ont lieu ainsi que des banquets. Une grande cérémonie religieuse a lieu à l'église avec musique et chœurs, un sapin y est également dressé et illuminé pendant l'office. Pendant que ceux-ci s'amuse, on entend toujours le canon qui gronde sans discontinuer semant la mort parmi tous ces jeunes gens qui en temps de paix auraient joyeusement fait le réveillon. En voilà déjà deux que nous passons ainsi, sera-ce le dernier ?

27 décembre : Pendant qu'au loin on entend toujours le bruit de la bataille, des exercices de tir au canon à blanc ont lieu dans la direction de Reumont, Troisvilles, ces pays sont toujours encore occupés ainsi que quelques autres par l'artillerie en repos.

28 au 31 décembre : La vie suit son cours, on entend tous les jours et même les nuits le canon et il passe de temps en temps des avions. On perquisitionne par ci par là et l'on trouve le plus souvent du vin que l'on fait enlever. Les émigrés sont désignés et sont peu nombreux, beaucoup qui croyaient partir ne s'en vont pas, d'abord il faut payer le voyage en argent français et tous les partants devront passer une visite en règle avant leur départ. Les employés de la mairie ont reçu l'ordre de ne pas fermer les bureaux de 8H du matin à 7H du soir, même les dimanches et jours de fête, de sorte qu'ils mangent à tour de rôle. Il leur est également interdit d'aller au café pendant les heures de travail, ce qui était le fait de quelques uns.

1916. 1er janvier : Nous commençons une nouvelle année, souhaitons par dessus tout que nous puissions voir la fin de cette guerre qui désole l'humanité toute entière. C'est encore une journée où l'on pense aux absents, à tous ceux qui combattent pour notre Patrie

1916

et l'on se demande avec angoisse. Les reverrons-nous ? Hélas ! Beaucoup manqueront à l'appel et on devra pleurer les morts après avoir déjà tant souffert. Ne nous attendrissons pas et pensons surtout au résultat final.

Cette nuit, comme l'année dernière, nous avons encore été réveillés à 11 heures du soir, c'est à dire à minuit allemand, par les coups de feu tirés par tous les postes, selon leur coutume, mais nous n'avons plus eu l'émotion de l'année dernière, car on s'y attendait.

du 2 au 8 janvier : Rien de bien intéressant, c'est toujours la lutte pour la vie tandis qu'au loin on entend le bruit presque ininterrompu du duel d'artillerie. Cette semaine il a été fait aux indigents une distribution gratuite de charbon, de même qu'il sera fait demain une distribution gratuite aux plus nécessiteux, de vêtements, draps, couvertures et linges etc. Toutes ces choses sont offertes par le comité de ravitaillement américain. Malheureusement il en faudrait beaucoup plus encore pour soulager toutes les misères et ces dons font bien jaloux, chacun se trouvant plus intéressant que son voisin. Une nouvelle maison de vente est installée au comptoir français sur la Grand'Place par les soins du ravitaillement seulement, on ne peut y vendre qu'en argent français, belge ou allemand, les fournisseurs exigeant cet argent régulier et comme cet argent est très rare, cette mesure ne donne pas encore satisfaction à tout le monde.

Le train des émigrés va partir le 11, la maison Simons va recevoir tous les partants, même des pays environnants. La municipalité est prévenue pour fournir les rations nécessaires ; ceux du Cateau devront également se rendre au rendez-vous la veille et passer la nuit dans l'usine ci-dessus. Une visite sanitaire y aura lieu et les vêtements et bagages seront soigneusement passés en revue pour s'assurer s'ils ne contiennent pas de lettres ou autre chose concernant l'espionnage.

9 janvier : Un aéroplane passe à dix heures se dirigeant sur St Quentin, tout est calme, les troupes des villages environnants sont encore revenues en repos pour cinq jours. A la revue d'appel d'aujourd'hui, on a désigné une centaine de jeunes gens qui doivent se rendre chez eux pour prendre ce qui est nécessaire et revenir coucher au Cateau ; ces garçons seront envoyés demain à St Quentin pour y travailler.

10 janvier : Les jeunes gens ci-dessus sont partis ce matin à 6H1/2. Dès cinq heures des parents étaient déjà devant le patronage catholique, quoiqu'on ne soit pas autorisé à sortir avant 5H1/2, où leurs enfants avaient passé la nuit, des villageois étaient même venus des communes environnantes et les adieux furent touchants car on a la conviction qu'on ne les reverra pas de sitôt. A une heure les émigrants se réunissaient chez Simons, tous ceux des environs voire même de l'arrondissement d'Avesnes étaient venus ici, le train se formant au Cateau. Les formalités ont eu lieu et le départ aura lieu demain à 8H1/4. Ceux que rien ne retient ici ont bien raison de partir. Ils vont vivre en France, savoir toutes les nouvelles, revoir les leurs s'ils existent encore et n'entendront plus ce bruit du canon qui nous énerve, et tout ce va et vient de soldats qui nous fait toujours craindre. C'est un changement d'existence, c'est une nouvelle vie.

11 janvier : Cette nuit, vers 3H1/2, une forte détonation a ébranlé portes et fenêtres et mis sur pieds une grande partie de la population. Les uns croyaient qu'on avait frappé dans leurs volets, les autres croyaient qu'une brique s'était détachée de la cheminée, on ne savait quoi penser et beaucoup ne se rendormirent point. Nous ne savons pas à quoi attribuer cette violente explosion et l'on croit généralement à l'explosion d'une mine pour détruire un ouvrage d'art.

Il est passé à Maretz des troupes pendant cinq heures sans discontinuer, se dirigeant, nous a-t-on dit, sur Etреux. Est-ce pour Maubeuge ou pour ailleurs ? Pour cela comme pour tout le reste nous sommes fort mal renseignés.

12 janvier : Passage d'un aéroplane. Une soixantaine de voitures remplies de toutes sortes d'objets ont traversé notre ville se dirigeant vers Landrecies. Les chevaux étaient trempés comme s'ils avaient fourni une longue marche.

Le général de St Quentin qui inspecte ici depuis trois jours, a fait exécuter par les pompiers de la ville et ceux de la fabrique, une manoeuvre en sa présence. C'est sur la Place Verte qu'a eu lieu cet exercice et la pompe à vapeur était installée au Pavillon de la fontaine à gros bouillons, il a serré la main aux autorités et leur a exprimé sa satisfaction.

Il a ensuite réuni les maires du canton et les a félicités pour l'arrangement des champs, disant que tout était bien préparé

pour la récolte prochaine qui, a-t-il dit, vous restera probablement. Il a parlé aussi de faire rapatrier une certaine quantité de prisonniers civils. Il est aussi décidé qu'un cimetière où seront déposés tous les restes des soldats tués à la bataille du Cateau et dont les tombes sont disséminées partout dans les champs, sera situé sur la chaussée Brunehaut, entre le premier pont et Montay, on doit faire venir des prisonniers russes pour procéder à ce travail qui n'a rien d'attrayant.

Le général a aussi parlé pour régler les contributions, on lui a fait observer que l'argent français devenait de plus en plus rare et il a promis d'examiner la question.

13 janvier : Une criée est faite pour prévenir les hommes de 17 à 44 ans qu'à partir du 15 ils ne devront plus sortir de chez eux sans un brassard rouge qui va leur être délivré.

Une revue de chevaux a encore eu lieu et 50 de ces animaux ont encore été choisis et dirigés séance tenante sur St Quentin, conduits par des hommes réquisitionnés à cet effet sous la surveillance des gendarmes.

14 janvier : Le bruit court avec persistance que l'explosion qui a tout ébranlé et dont nous parlions le 11 courant, a eu lieu à Lille et aurait été causée par un dépôt de munitions qui a sauté. On dit que les pertes matérielles sont considérables, nous le croyons finalement car pour en ressentir les effets ici, c'est à dire à plus de 80 kilomètres, il faut que l'explosion ait été terrible. Malheureusement on parle aussi d'un grand nombre de morts dans la population civile et il est vraiment triste d'avoir à déplorer la mort de vieillards, de femmes et d'enfants qui se croyaient en sécurité chez eux.

15 janvier : Les hommes vont chercher leurs brassards au bureau du commissaire ; ils sont gratuits pour les indigents et sont payés 0F20 par les autres. On conduit aujourd'hui à la gare pour être reconduit en Allemagne le corps d'un employé de chemin de fer supérieur victime d'un accident.

16 au 18 janvier : Rien de nouveau, tout est calme et le bruit du canon a cessé. Les Allemands ont encore découvert 2 à 3000 bouteilles de vin ordinaire, vin fin et champagne dans la cave de la maison Grozo qui a été incendiée le jour du combat. Il ne se passe guère de semaine s'ils ne font des trouvailles semblables. On peut dire qu'il y en avait du vin dans notre petite ville. Un

boucher Capiomont qui travaillait de son métier pour le compte des Allemands a été arrêté pour avoir détourné des cuirs verts. Voici comment il faisait un petit commerce : on le chargeait de dépouiller les bêtes mortes de maladie et impropres à la consommation. Un Allemand étant son complice, il détournait les peaux et coupait les plus beaux morceaux de la bête qu'il livrait à des bouchers qui eux vendaient cette viande au public. C'est tout simplement dégoûtant et beaucoup de vaches et de veaux ont été ainsi livrés à la consommation. En perquisitionnant chez lui, on a trouvé du lard et du grain dont il faudra qu'il donne la provenance. On ne le plaint pas, celui qui risque d'empoisonner toute une population pour gagner de l'argent n'est pas digne d'intérêt.

19 au 22 janvier : On entend le canon mais loin et on prétend que ce bruit de bataille vient de Lille où on se battrait assez fort depuis un moment, on assure que les Anglais n'en sont pas éloignés. Il passe depuis quelques jours beaucoup de soldats en chemin de fer et les trains se dirigent vers Maubeuge. Que se passe-t-il, nous sommes ici fort mal renseignés. Dans les environs, les troupes font toujours des manoeuvres et des tirs réels. Il est encore parti beaucoup de soldats guéris et d'autres les remplacent, en somme c'est la vie à laquelle on s'habitue, sans beaucoup de changement. Depuis l'affaire de Capiomont, il est défendu aux civils d'entrer à l'abattoir. Des revues et inscriptions de chevaux dont il ne restera pas, des réquisitions de toute nature, voilà l'existence, elle n'est pas drôle.

A six heures du soir une criée est faite convoquant pour demain à 9 heures à une revue d'appel, tous ceux qui ont l'habitude d'y répondre, ceci ne présage encore rien de bon.

23 janvier : Nos prévisions se sont réalisées, une quarantaine de jeunes gens ont été désignés encore pour quitter Le Cateau. A trois heures ils prenaient le train pour être dirigés sur St Quentin. Nous les avons vus escortés des gendarmes et suivis par les parents et les fiancées tous en pleurs, au pont de Guise un factionnaire a empêché ces derniers de les accompagner plus loin. Vers midi on voyait à une très grande hauteur un ballon ou un dirigeable qui brillait sous les rayons du soleil et qui ressemblait à une petite boule dorée voyageant, des lunettes étaient braquées sur cet objet et l'on n'a pu rien distinguer.

24 au 30 janvier : Semaine assez calme, nous apprenons des détails

sur l'explosion de Lille et qui a causé une véritable catastrophe. Cet accident est dû dit-on à la déflagration des poudres pour lesquelles on n'apporte plus comme autrefois les mêmes soins dans la fabrication. Les matières aussi faisant défaut, on emploie des produits fort inflammables et c'est à cette cause croit-on que l'on doit cet épouvantable malheur. Le magasin qui a sauté contenait 600 000 kilos de poudre et 48 000 kilos d'obus, on juge d'après ces chiffres ce qu'a dû être l'explosion. Des blocs de pierre de 1700 kilos furent projetés à 800 mètres de là et deux grandes usines qui se trouvaient en face et qui, fort heureusement pour Lille, ont amorti le choc, furent littéralement pulvérisées. On compte 14 rues détruites et d'autres fortement endommagées, 600 maisons écroulées ou gravement compromises, dans la ville plus de vitres et l'on a vu des scènes épouvantables, plusieurs personnes sont devenues folles et l'on a vu une mère se tournant tenant dans les bras son bébé qui n'avait plus de tête. Tous les lillois sont terrorisés et n'osent plus se déshabiller pour se coucher. Tout est prêt pour descendre dans les caves à la première alerte. A tout instant des obus tombent sur la gare St Sauveur et sur la citadelle, d'autres passent au-dessus de la ville ce qui est loin de rassurer les habitants.

Le 28 janvier, j'ai la douleur de perdre mon beau-frère qui, quoique malade depuis longtemps, ne nous laissait pas supposer une fin si brusque. Je suis allé chercher ma nièce à Etreux et pendant mon absence deux soldats sont venus perquisitionner chez moi, perquisition spéciale car ils ont demandé la rue Fénelon et la maison de M. Laforest, directeur chez M. Seydoux, ma femme leur a fait les honneurs du logis et après avoir tout parcouru, tout sondé de la cave au grenier, ouvert les armoires et placards, ils ont demandé si je n'avais pas d'armes, de bicyclette ou d'appareil photographique et après la réponse négative, ils se sont retirés. Que me voulait-on ? Je ne le sais pas. Cette nuit vers trois heures est passé un Zeppelin et un aéroplane vers dix heures. On entend assez souvent le canon mais nous ne savons rien d'autre.

31 janvier : Enterrement de mon beau-frère, mort bien à regret car de ses trois enfants pas un n'assistait à ses derniers moments et il désirait plus que tout le monde voir la fin de cette terrible épreuve, et surtout voir le retour de son fils parti comme tant d'autres à la guerre.

1er au 6 ^{Février} janvier : Toute cette semaine les trains ont déversé au Cateau et dans un grand rayon de nombreuses troupes qui viennent de Serbie, tous les chevaux qui trainent les voitures sont comme des poneys, ce sont des chevaux serbes ou russes. On assure que depuis Hirson jusque Valenciennes, il doit y avoir 100 000 hommes, tous les pays en débordent. Ici nous ^{avons} deux généraux et beaucoup d'officiers, tous les établissements qui étaient libres sont occupés par les hommes et il y en a encore beaucoup dans les maisons particulières. Nuit et jour il passe des hommes au fur et à mesure de l'arrivée des trains, beaucoup n'ont fait que traverser pour aller loger plus loin. C'est en somme un grand renfort qui se prépare ici et il faut s'attendre d'ici peu à une grande bataille du côté d'Arras-Lille, c'est du moins l'avis de beaucoup de personnes, mais nous ne pouvons faire que des suppositions.

7 février : Les troupes continuent à arriver. Il est passé la nuit de l'artillerie qui allait loger plus loin.

8 février : Les hommes passent revues sur revues, ils font des marches et ne sont guère tranquilles, nous en voyons d'autres qui, sur les hauts fossés, se livrent à divers jeux qui les amusent bien pendant qu'au loin gronde le canon.

9 février : A cinq heures les soldats vont au jus, à six heures ils se réunissent en tenue de campagne, un moment après ils retournent dans les cantonnements et se rassemblent à nouveau à huit heures en même tenue moins le sac et tambours et fifres en tête, ils vont faire une promenade militaire. A midi passent ensemble sept avions qui se divisent ici et se dirigent de différents côtés. Les manœuvres d'artillerie font trembler nos vitres. A trois heures 5 autres avions passent encore se dirigeant vers Laon.

10 février : Les soldats vont encore en marche avec fifres et tambours. A dix heures 4 avions passent ensemble allant vers St Quentin, un moment après deux autres passent encore dont l'un vient du côté de Bapaume et se dirige vers l'est. On commence à entendre encore le canon. On se demande ce que signifient ces voyages d'avions depuis hier à midi il en est passé vingt.

11 février : Les troupes ne font qu'aller et venir, il passe des voitures, des canons, des mitrailleuses, le mouvement est très accentué en ce moment.

12 et 13 février : La ville présente une grande animation, il y a des soldats dans tous les quartiers et ce sont les revues, les

au feu. Il nous est impossible de dépeindre l'impression produite par cette nouvelle, les hommes sont fous, ils vont, ils viennent, ils se heurtent et pleurent presque tous à chaudes larmes, c'est un tableau impressionnant et des plus triste. Dans leur précipitation ils oublient bien des choses et d'ailleurs ils ne tiennent plus à rien. Ils donnent tout ce qu'on veut et on les entend dire Ah ! malheur la guerre. Un soldat arrive et annonce cette nouvelle aux personnes où il loge, il pleure le pauvre. Ah ! Madame, Arras capoute, plus jamais voir madame, ni petits. fini Madame, et il ne sait plus ce qu'il fait. Un autre trace à la hâte quelques mots et dit "Dernière lettre à maman".

Ce sont nos ennemis, mais ces choses là nous crèvent le coeur, ils ont des parents, des femmes, des enfants et ils s'en vont à la boucherie, peut-on plus triste situation ?

Oh ! quelle différence entre ce que nous voyons maintenant et ce que nous avons vu au début. Ce n'est plus cet air conquérant, cet air sûrs d'eux mêmes, ils sont maintenant déprimés et le moral est atteint, ils vont à la mort.

Nous les voyons partir le soir par une pluie battante, les chefs veulent les faire chanter, ils n'y parviennent pas, les sons meurent dans leur gorge et les sanglots les étouffent. Triste tableau et dont nous nous souviendrons toujours.

19 février : Les troupes parties hier sont remplacées par d'autres qui attendent le même signal pour se lancer dans cet effroyable tourbillon. Le canon tonne toujours. Deux Allemands viennent nous implorer en grâce de leur donner un lit en payant.

20 février : Nous apprenons que les troupes parties le 18 et dont nous parlons ci-dessus, ont laissé beaucoup de choses partout tant était grand le désarroi. Ainsi, à Neuville notamment, il est resté 3 fusils, des sabres baïonnettes, des casques, des capotes, des bottes et des munitions en grande quantité. A Beaumont également toutes sortes d'objets dont un revolver. On voit que ce fut une vraie panique.

21, 22 et 23 février : Il est passé plusieurs aéroplanes à une grande hauteur et l'on croit qu'il y en avait des nôtres. Les rues qui mènent à la gare sont constamment sillonnées de voitures qui viennent au ravitaillement pour toutes les troupes qui sont dans les environs. Nous voyons même des voitures conduites par des prisonniers russes avec leurs bonnets en peau de mouton ou en astra-

-kan. On nous annonce qu'un Zeppelin a été abattu par un obus dans les environs de Ste Menehould et que nos aéros ont lancé des bombes sur des fabriques de munitions du côté de Mulhouse.

24 février : Ce matin, la dépêche annonce que les Français ont perdu 3 kilomètres de terrain sur une longueur de 10 kilomètres dans la région de Verdun. Ils ont aussi reculé un peu du côté de Souchez. En nous promenant, nous entendons assez fort le canon dans la direction de Péronne. Nous voyons sur les hauteurs, entre le 1er pont et Montay, des canons pour avions qui sont braqués, et un enterré ne laissant dépasser que la bouche. Ce poste d'observation est relié au Cateau par des fils téléphoniques, et juste au moment où nous découvrons ce poste, passe un de nos avions. Aussitôt le grand télescope, dont les hommes disposent, est braqué à la recherche de l'avion et quand il fut découvert, la pièce est braquée également, mais à ce moment même l'avion disparaît et on ne peut tirer. Nous eûmes un moment d'émotion, ne nous attendant pas à cette alerte. Ils sont là une trentaine d'hommes et un officier.

Près de là est tracé le cimetière d'honneur où vont être réunies toutes les victimes disséminées dans la région. Les piquets sont placés et l'emplacement des fosses marqué, une baraque en planches est installée pour y remiser les outils.

25 février : Aujourd'hui la dépêche nous dit que le mouvement de recul qui s'est produit sur Verdun s'accroît et que nous avons eu 10 000 prisonniers. On se demande avec anxiété comment il se fait qu'au bout de dix huit mois nous en soyons là.

26 février : Une dépêche arrivée ce matin et affichée de suite à la Kommandantur, annonce qu'un fort de Verdun est tombé. On lit l'épouvante et la consternation sur tous les visages et cet événement est le sujet de toutes les conversations.

Les compagnies de mitrailleuses qui sont ici sont toutes rééquipées tout à neuf, les distributions de vêtements et de chaussures se font à chaque instant quoique ceux que les hommes portaient paraissent en bon état. On pense généralement ici qu'ils ont encore beaucoup de ressources et tous ces préparatifs, ainsi que l'affaire de Verdun, sont loin de nous rassurer. Nous sommes en très bons termes avec les Allemands et comme beaucoup parlent le français, ils aiment à lier conversation, ceux qui ne savent que dire bonjour, ne manquent pas de le dire.

27 février - 2 mars : L'affaire de Verdun n'est pas aussi pire que nous le pensions. Le fort en question n'est pas un des principaux forts de cette ville et la confiance renaît. Le cours de la Bourse a même haussé, ce qui est un indice des plus précieux et les Parisiens, d'après les journaux, sont très confiants. Le général Humbert a dit que les Français se sont battus comme des lions et les pertes allemandes sont considérables. Il passe de temps en temps un aéroplane mais tout est calme et notre ville est toujours bondée de soldats. La vie est de plus en plus difficile et nous allons manquer de viande.

3 au 6 mars : Rien de particulier, nous n'entendons plus le canon depuis quelques temps. Les soldats vont en marche ou font des exercices, des multitudes de voitures viennent journellement charger à la gare pour ravitailler toutes les troupes des environs. De temps en temps, passe un aéroplane. Ce matin, exercice avec les mitrailleuses, les hommes attendent de jour en jour l'ordre de départ.

7 au 9 mars : Les combats très violents continuent du côté de Verdun, des corps à corps ont lieu, des villages sont pris et repris et le nombre des victimes est, paraît-il, très élevé. 200 000 hommes ont été envoyés de Paris en 3H1/2 par autos. Le Président de la République est présent de même que du côté des Allemands l'Empereur. C'est certainement la plus chaude affaire qui ait eu lieu depuis bien longtemps. On a fait évacuer de Verdun toute la population civile et on s'attend à ce que cette ville subisse le même sort qu'Ypres, c'est à dire soit complètement détruite. Ici la situation est toujours la même, nous avons encore beaucoup de soldats et un grand mouvement en ville. On croit généralement qu'au printemps il va se livrer de grandes batailles ici en France. Quand tout cela finira-t-il ?

10 - 14 mars : L'Allemagne a déclaré la guerre au Portugal, encore une en plus, un peu à la fois tout le monde y sera.

Les violents combats continuent autour de Verdun. La lutte est acharnée et montre de part et d'autre une égale résistance.

Le maire de Caudry est révoqué et emprisonné pour plusieurs affaires. Une femme qui avait reçu des lettres et chez qui on a perquisitionné, a dit que ces lettres lui avaient été apportées par le maire de Caudry, mais ce qu'elle n'a pas dit c'est que ces lettres étaient dans un paquet et que M. Plet l'ignorait complète-

-ment. En plus de ça, des habitants de Caudry avaient affiché dans les rues de cette ville les noms des femmes qui se compromettent avec les Allemands, ce fut encore le maire qui fut inquiété et finalement arrêté pour cela.

La Kommandantur a demandé dans les mairies les noms et adresses des tailleurs et des cordonniers pour les faire travailler pour leur compte et leur permettre d'envoyer les hommes de ces corporations au feu.

On a encore amené quantité de vieilles bicyclettes trouvées dans les communes. La vie continue toujours de même et le beau temps est revenu.

15 au 22 mars : C'est maintenant au tour des chiens. Une affiche dit qu'à partir du 1er avril une taxe de 10F et de 20F sera appliquée pour les chiens selon la catégorie dans laquelle ils sont classés, ils devront en outre porter une plaque d'identité qui sera délivrée par la Kommandantur moyennant 0F50. Cette mesure a eu pour résultat l'abattage des trois quarts des chiens. Comment peut-on en effet payer de pareilles sommes dans un moment où l'on manque même d'argent pour se nourrir ?

Une criée est faite nous informant qu'il faut que tous les jardins soient bêchés pour le 1er avril. Une autre criée interdit la circulation sur la chaussée Brunehaut entre le 1er pont et Montay probablement à cause du nouveau cimetière qu'on fait de ce côté.

Aujourd'hui on nous informe que tous les hommes de 15 à 45 ans devront faire viser leur carte d'identité par les Allemands les 26 et 27 courant. On se demande encore pourquoi ?

Il y a encore eu revue de tous les chevaux du canton et on les a marqués aux sabots mais ce qui reste ne vaut pas cher.

Les troupes sont toujours ici, c'est un repos bien long pour des soldats en guerre, le bureau de la division est ici depuis le 3 février. On parle tout de même d'un prochain départ.

Nous avons eu hier de la viande, nous n'en avons pas mangé depuis trois semaines.

23 mars : Le matin, on apprend que tous les prisonniers civils qui ont été pris et emmenés en Allemagne au début de l'invasion sont revenus. Aussitôt, toutes les familles qui ont un parent dans ce cas courent sur la Place et ont la joie de constater que la nouvelle est vraie. Ils reviennent tous chargés de paquets, de victuailles, de vêtements, de linge qu'ils recevaient de France par la croix rouge, par la Croix de Genève et d'autres sociétés de secours. Ils sont généralement bien portants et n'ont souffert

qu'au début du manque et de la mauvaise nourriture. Ils nous donnent aussi des nouvelles de la France et nomment beaucoup de nos concitoyens morts ou blessés. C'est le commencement, nous en saurons bien d'autres plus tard.

Les troupes reçoivent l'ordre de se tenir prêtes à partir, aussitôt c'est la consternation qu'on lit sur le visage de tous ces jeunes gens qui vivaient ici avec l'insouciance de leur âge. C'est la mort dans l'âme qu'ils chargent les voitures et préparent leurs sacs. Ils comptent sur une alarme par nuit.

24 mars : Les cyclistes qui étaient en permanence pendant toute la nuit au bureau du commandeur n'ont prévenu que quelques soldats, les autres sont tout étonnés ce matin de n'avoir pas été dérangés. Dans la journée l'ordre arrive fixant le départ à demain matin à six heures et on leur dit qu'ils vont à Verdun. C'est comme si on prévenait un condamné que sa dernière heure est arrivée. Ils nous disent qu'ils vont se trouver au premier rang avec leurs mitrailleuses et comme ils savent le carnage qui se fait en ce moment de ce côté ils savent que ce serait miracle s'ils en réchappent. On entend très fort le canon.

Un Allemand veut parier avec moi que la guerre sera finie dans un mois. Je ne parie pas parce que je ^{ne} ~~en~~ le reverrai probablement jamais, mais je voudrais bien qu'il dise vrai, sans oser l'espérer.

25 mars : C'est le coeur gros et les larmes dans les yeux que les Allemands quittent notre ville, ils avaient déjà pris l'habitude dans le pays depuis cinq semaines. Le soir on affiche à la Kommandantur que Verdun est en feu.

26 mars : Notre ville ne présente plus la même animation et les rues sont presque désertes. Quelques vieux soldats des postes ou des infirmiers, c'est tout ça qu'on rencontre et le temps est très mauvais, on entend pourtant encore le canon.

27 mars : Le mauvais temps continue et notre ville est triste de divers côtés beaucoup d'ouvriers travaillent à des prix très minimes, mais enfin on s'en contente. Beaucoup sont occupés à des travaux commandés par les Allemands et payés par la ville, d'autres travaillent pour le ravitaillement, ce qui n'empêche que la misère est grande et qu'on attend avec impatience la fin de tous nos maux. Nous entendons encore le canon.

29 mars : On affiche ce matin qu'à partir du 1er avril on pourra

circuler jusque 8 heures du soir. Les hommes des trois dernières classes et les prisonniers revenus d'Allemagne, devront se présenter à un appel le 2 avril.

Toute cette journée et encore dans la soirée le canon roule au loin comme un roulement de tambour ; il doit y avoir un grand combat d'artillerie, serait-ce à Verdun ?

30 mars : La Kommandantur cherche à grandir ses bureaux et on cherche la combinaison. On voulait prendre les bureaux de la Banque de France, mais on paraît avoir abandonné ce projet, on a pensé aussi prendre le magasin de la belle jardinière, ou chez Dupuis l'horloger, et au moyen d'un mur à abattre, faire communiquer un de ces locaux avec l'installation qui est faite Maison Lozé. On a visité aussi la maison Flayelle, rue du Mal. Mortier. On ne sait pas encore ce qui sera fait, mais je crois comme coup d'oeil qu'elle ne peut être mieux qu'où elle se trouve.

31 mars : On commence à déserrer les soldats morts, à les mettre dans des cercueils pour les amener au cimetière d'honneur, on voit passer des chariots remplis de cercueils. Passage de deux avions. Grand changement encore pour les passeports, on va faire payer plus cher quand on changera de Kommandantur ; on devra les demander à la mairie qui les établira avec tous les renseignements nécessaires, ils seront portés aux bureaux des passeports où ils seront ou acceptés ou refusés et renvoyés ensuite à la mairie où on devra les retirer. On parle que pour aller à Cambrai par exemple, un passeport coûterait 5 francs.

1er avril : Les affiches qui sont maintenant rédigées en Français et en Allemand, annoncent toujours de violents combats à Verdun. La division qui était ici y est partie et des bombes ont été jetées sur un train qui en transportait une partie. Un avion tout blanc et qui n'a pas la même forme que les autres, plane vers dix heures au-dessus de notre ville.

On s'empare de la maison de Mme Mallet rue du Mal. Mortier et on y découvre encore du vin.

2 avril : Aujourd'hui, dimanche, il fait un temps magnifique, on entend plusieurs moteurs d'avions sans parvenir à découvrir les appareils. Au loin on entend toujours le canon. On pense ici généralement que la guerre sera finie cet été. Nous le souhaitons de grand coeur.

3 avril : Le matin, à sept heures, passent ensemble 3 avions,

dont 2 se dirigeant vers Valenciennes et un autre tourne au-dessus de notre ville et retourne dans la direction de St Quentin. On est de plus en plus exigeant pour les passeports et des agents en civils ainsi que des cyclistes arrêtent les personnes même en ville et font exhiber les passeports, ceux qui n'en sont pas munis, ou paient une forte amende ou vont en prison.

4 avril : Journée calme, rien de particulier. Les Allemands démontent la ligne de tramway du Cateau à Catillon, on ramène les rails et les traverses en bois qui sont endommagées, et sont sciées pour faire du feu.

5 avril : On est de plus en plus exigeant pour les passeports, un service en règle est organisé et des affiches sont mises menaçant de la prison et de 2000 marks d'amende quiconque voyagera sans passeport. Les enfants maintenant sont suspectés et doivent, à partir d'un certain âge, en être munis. Nous sommes prisonniers chez nous.

6 avril : Aujourd'hui passent plusieurs avions allant dans différentes directions. Les gendarmes et des agents de la police secrète font aujourd'hui des rafles d'hommes, munis de brassards rouges, pour être expédiés vers le front pour y travailler à l'entretien des routes ou à des travaux de terrassements. Aussitôt qu'on apprend que quelques uns sont arrêtés, les hommes restent chez eux et n'osent plus sortir quoique dans l'après midi bon nombre sont à la gendarmerie et attendent la décision qui va être prise à leur égard. C'est encore la désolation dans beaucoup de familles. Nous apprenons que le général qui commandait la division qui nous a quitté il y a une dizaine de jours, ainsi qu'un de ses officiers d'ordonnance, viennent d'être tués par un obus à Verdun. En s'avancant vers les tranchées pour opérer une reconnaissance et voir quel emplacement il devait faire occuper à ses troupes, l'un a eu les jambes coupées, l'autre a eu le ventre ouvert. Je vois encore ce beau vieillard aux cheveux blancs donnant ses instructions dans les bureaux de la Banque de France. Tous ceux qui l'ont approché en disaient du bien.

7 avril : Ce matin, les rafles d'hommes continuent, aussi les rues sont presque désertes, il y a des jeunes gens qu'on va chercher chez eux. Ce matin sont partis ceux qui ont été pris hier et d'autres sont encore nécessaires. Un d'eux qui s'est échappé hier a été poursuivi à coups de revolver, il est rentré dans une

maison et est parvenu à disparaître. Un autre qui s'était échappé déjà trois fois et qui restait dans une maison proche de celle où s'était réfugié ce prisonnier, en voyant les gendarmes a pensé que c'était à lui qu'ils en voulaient et en se sauvant, s'est brisé la jambe.

Des outils ayant été dérobés chez Dégremont, les Allemands ont fait des perquisitions dans certaines maisons d'ouvriers qu'ils occupent à cette usine et en sondant dans un jardin, ont encore découvert deux bicyclettes et toujours, et toujours ça n'en finit pas, on découvre des objets compromettants. Alors ce sont toujours de nouveaux prisonniers, de nouvelles condamnations et de fortes sommes à payer. Pauvres envahis en aurons-nous vu et souffert ? Nous sommes prisonniers dans nos demeures, nous ne pouvons mettre le pied dans la rue sans être exposés à nous voir demander nos cartes d'identité, nous tournons dans notre ville comme les écureuils dans leur cage, à toutes les issues, se dressent les casques à pointe et si nous voulons en sortir, il nous faut un laissez-passer en règle sur lequel il est indiqué où nous devons nous rendre dans quelle maison, pour y chercher tel genre et telle quantité de marchandises et nous ne devons rapporter que ce qui est stipulé, de sorte que si nous avons occasion de nous procurer autre chose que ce que nous avions prévu, nous ne pouvons le faire sous peine de voir confisquer le tout et de nous voir emmenés à la Kommandantur. Je vous le dis, nous vivons comme dans un rêve, nous ne pouvions jamais supposer qu'un jour viendrait où nous en serions à ce point !

8 avril : Des affiches sont mises invitant les cultivateurs et les propriétaires à bien préparer et ensemer les champs et les jardins afin de faire produire le maximum qui sera payé intégralement par les Allemands lors de la récolte. S'ils espèrent encore prendre nos moissons et nos récoltes, nous ne sommes pas encore délivrés.

9 avril : Le canon tonne depuis hier et toute la nuit. Il est passé quelques aéros dont l'un était tellement haut qu'il était difficile de le voir.

10 avril : Il semble que le canon gronde de plusieurs cotés, des avions passent très souvent, le soir il en passe encore un à une très grande hauteur, ce matin il y en a un qui a survolé longtemps notre ville, il en a été de même hier à Solesmes.

11 au 15 avril : Nous n'avons plus beaucoup de troupes, il ne reste

que les soldats des postes, ceux du ravitaillement et des lazarets. Cette semaine, il a encore été mis des affiches invitant les soldats anglais ou français qui se trouveraient encore cachés à se faire connaître, ils seraient simplement faits prisonniers sans autre punition, par contre les personnes qui les auraient gardés chez elles seraient punies de prison et auraient à payer une forte amende. On a encore découvert chez Tamboise Vandenbroucke une cave murée dans laquelle il y avait encore des grosses pièces de vin représentant à ce qu'il paraît une quantité respectable de litres. Il ne se passe guère de semaine sans qu'on découvre de nouvelles cachettes, il est vrai qu'on perquisitionne tous les jours et de tous cotés.

Nous avons maintenant du pain sans levure, cette matière faisant complètement défaut, mais le pain n'est pas bon et peu digestible.

16 avril : Hier soir il est passé à 6h1/2, cinq ⁶aérolanes groupés qui, venant de St Quentin, se dirigeaient sur Arras. Toute la soirée le canon roule et tard encore dans la nuit. Ce matin, à six heures, un aéro passe un peu plus tard, six autres groupés se dirigent vers la Belgique, nous en voyons encore trois ensuite et ne savons pas à quoi attribuer ces grands mouvements d'aéros. A partir de maintenant, Montay est considéré comme faubourg du Cateau et on pourra y aller par la grand'route sans passeport ; il est défendu de s'y rendre par la cavée. Le marché couvert qui, depuis le début de l'invasion, servait de magasin pour toutes sortes de choses que les Allemands y avaient déposées, vient d'être débarrassé et sert à nouveau à y faire le marché, les marchandes de beurre et d'oeufs y viendront donc dorénavant et s'y installeront comme elles le faisaient en temps de paix.

17 avril au 20 avril : Journées assez calmes, troublées seulement de temps en temps par quelques détonations venant probablement de bombes et par le bruit du canon qui nous parvient presque tous les jours. Presque tous les jours, passent des aéroplanes et un de ces appareils a atterri ici aujourd'hui.

Les vivres deviennent de plus en plus rares tandis que les prix augmentent d'une façon révoltante. Un boucher a abattu un boeuf aujourd'hui, c'est à qui se précipite pour en obtenir une légère part. On débite également un cheval, tout le monde en retient à l'avance. La viande est maintenant si rare et le choix des ali-

-ments si restreint.

21 - 24 avril : Nous passons les fêtes de Pâques et le temps se remet au beau, espérons qu'il nous apportera un dénouement. Tous les jours passent des avions plus nombreux que de coutume. Ce matin on entendait le canon du côté de Péronne, et l'après-midi plus rien. Dans beaucoup de maisons on manque de sucre et on ne peut s'en procurer qu'un peu à des prix qui vont jusqu'à 6 Fr. le kilo et encore on trouve-t-on difficilement. On boit du café sans sucre et pour la boisson il faut chercher autre chose que les breuvages sucrés qu'on boit maintenant. Et comme cette année il est encore défendu de planter des betteraves, cette denrée deviendra de plus en plus rare.

Une affiche a été mise pour que ceux qui possèdent des femelles de lapin propres à la reproduction en fassent la déclaration à la Kommandantur, ceux qui font l'élevage doivent aussi le dire. Ces lapins seront achetés selon leur grosseur et leur race.

Une autre affiche nous dit que ceux qui trouveraient des papiers, des journaux ou des petits ballons jetés par des avions doivent s'empressez sans les lire de les porter à la Kommandantur ou au poste le plus proche ou au maire de la commune qui prendra les mesures pour les faire remettre entre les mains des Allemands. Ceux qui ne se conformeront pas à ces instructions seront passibles d'une amende de 10 000 Marks.

25 avril : Beaucoup d'avions traversent dans les airs, pendant qu'au loin se fait entendre la canonnade. On nous dit que des Russes débarquent à Marseille et que les rapports entre l'Allemagne et l'Amérique sont très tendus. Que va-t-il advenir ? Et si cette guerre venait se greffer sur les autres, seront nous encore ravitaillés ?

26 avril : Le grand mouvement d'avions se continue, il en passe presque toute la journée, mais le bruit du canon a cessé. On affiche au marché le beurre à 5F le kilo et les oeufs à 0F20 pièce. Les Allemands qui ont de l'argent en font de grandes provisions pour envoyer chez eux ou on en manque complètement. Il paraît que la misère est grande aussi en Allemagne.

27 - 29 avril : Les avions continuent toujours à voler dans toutes les directions. Les journaux allemands annoncent que les Russes continuent à débarquer à Marseille. On parle d'installer une champignonnière au jardin public, de même qu'on fait des fours

pour cuire le pain chez Simons, et qu'on a monté dans l'usine Seydoux une machine pour la fabrication de l'eau de Seltz et une étuve pour détruire les poux des hommes qui viennent des tranchées, on y fait aussi un nouveau bâtiment pour bains, celui qui existe ne suffisant pas.

30 avril : La champignonnière dont nous parlons ci-dessus ne sera pas au jardin public, on parle d'en installer une dans les caves de la brasserie coopérative et une autre dans la cave du tissage de la maison Seydoux qui servait de magasin de fil. C'est une très belle cave toute neuve peinte au ripolin blanc avec petits wagonnet, et éclairée à l'électricité, tous les casiers seront démontés pour y mettre le crottin spécial à la culture des champignons.

Demain on va changer à nouveau l'heure. L'horloge de la ville marquant l'heure allemande, c'est à dire en avance d'une heure sur l'heure française, va maintenant avancer de deux heures de sorte qu'en nous levant à six heures du matin, il est huit heures pour les Allemands, et nous nous couchons à 11 heures du soir ; il fait clair maintenant jusque dix heures du soir. C'est très drôle et nous n'avons pas encore tout vu.

Adolphine d'Etreux est venue aujourd'hui, elle nous dit qu'il est encore bien plus difficile de se ravitailler chez elle que par ici. Il est défendu dans ce pays de pâturages, de vendre du beurre et des oeufs, rarement un morceau de viande, d'ailleurs il manque de tout et plusieurs personnes sont mortes faute de médicaments et de soins. A St Quentin, un lapin se vend 12 francs et une poule 18 francs. Qu'allons nous devenir et nous voyons que rien n'avance, c'est désolant.

1er mai : Le changement d'heure a entraîné des variations dans l'ouverture des magasins, dans la rentrée des ouvriers qui travaillent et bon nombre de personnes ont dîné à onze heures, ce qui fait une heure allemande. Ce changement dans les heures est fait pour faire des économies de lumière et un journal allemand disait aujourd'hui que ce chiffre serait de un million de marks, ce qui représente l'intérêt d'un emprunt de deux milliards de marks. Ce qui est regrettable, c'est que ce changement nous oblige à rentrer chez nous à sept heures du soir et les gendarmes, hier, ont fait des patrouilles à cet effet.

Aujourd'hui a eu lieu une réunion du comité de la boulangerie coopérative sur la demande de la municipalité pour étudier une

combinaison pour y fabriquer le pain nécessaire à la population. Les boulangers commettent de tels abus qu'il est de toute urgence d'y remédier, ils fabriquent pour eux et leurs préférés du pain blanc et la farine employée à cet effet est remplacée par une matière quelconque qui nous donne du pain immangeable et qui cause beaucoup de maladies qu'on constatait rarement autrefois.

La Kommandantur a demandé les noms et les situations de fortune de tous les célibataires de 17 à 45 ans. On ignore pourquoi.

Un homme étant mort subitement à son travail au moulin Du-fresnoy ou on est constamment sous la direction des Allemands, la Kommandantur a envoyé une couronne pour être déposée sur sa tombe.

2 mai : On a payé hier la moitié de la taxe pour les chiens et les toutous portent une médaille qui indique que la taxe a été payée pour eux.

La musique a de la besogne presque tous les jours, il y a concert, soit d'un côté, soit d'un autre, aujourd'hui c'était pour les blessés du lazaret Seydoux. Ensuite il y eut un enterrement d'un blessé décédé, la musique prend le corps au collège et joue des marches funèbres jusqu'au nouveau cimetière, plus loin que le premier pont, ensuite les assistants sont ramenés au son des pas redoublés les plus entraînants, enfin malgré la guerre la musique ne chôme pas.

3 au 5 mai : On a déjà fait une première levée sur la liste des célibataires, 75 jeunes gens ont été appelés, et après examen 50 ont été maintenus, on leur a fait prendre 2 couvertures, 2 paires de chaussures, une paillasse et des vivres pour deux jours et ils ont dû se rendre ainsi munis à la gendarmerie d'où ils ont été envoyés le lendemain matin à St Souplet et après leur avoir fait donner leurs couteaux et rasoirs, ils ont été expédiés pour une destination inconnue. Il était défendu de les approcher ni même de les amener à la gendarmerie et bon nombre de personnes qui avaient enfreint les ordres ont été mollestées par les gendarmes et leurs chiens, un jeune homme a même été gifflé.

Passage de 11 avions dont deux ont atterri dans les environs.

Un bruit circulant en ville que tous les hommes travaillant pour les Allemands, auront des comptes à rendre après la guerre, il est décidé que lundi courant, les hommes ne se rendront plus

à leur travail. Que va-t-il advenir de cette décision ? On parle déjà d'une quarantaine d'hommes emprisonnés de ce fait. Et si on ne doit pas travailler pour les Allemands, ce qui est compréhensible puisque chaque homme travaillant remplace un soldat disponible pour aller au feu, pourquoi la municipalité a-t-elle installé un bureau d'embauchage où tous les ouvriers se font inscrire à un employé qui ne s'occupe que de cette besogne ? Les ouvriers qui sont fatigués du long chômage et se croyant par cette mesure prise complètement à couvert, n'ont pas hésité à s'embaucher d'autant plus que tous ces travaux sont payés chaque samedi par l'employé ci-dessus et que tous ces frais sont supportés par la ville. Ce que je ne me suis jamais expliqué. Dans cette affaire, je ne vois que la municipalité qui soit coupable et qui aura sans doute plus tard des comptes à rendre pour cette façon d'agir.

6 mai : Il n'est question que de la décision ci-dessus mentionnée et un ouvrier de chez Dégremont qui est allé faire part au commandant de la mesure qui va être prise, a reçu cette réponse : dites à vos camarades que s'ils ne travaillent pas lundi, je réquisitionnerai des hommes de 17 à 45 ans et les obligerai à travailler, attendons pour voir.

Le canon sonne fortement dans la soirée.

7 mai : Les ouvriers reçoivent individuellement une note leur ordonnant de se rendre sans faute demain à leur travail ou sinon ils seront passibles de peines sévères. Les ouvrières qui travaillent dans les lazarets reçoivent également un avis personnel.

8 mai : La note envoyée a produit son effet. Presque tous les ouvriers, malgré la décision prise, se trouvent à leur travail. On amène des communes environ 70 insoumis, ce sont des hommes qui ne répondaient pas régulièrement aux appels ou qui n'ont pas voulu travailler. On va probablement les y obliger. Parmi ces derniers, il en est qui sont arrivés à sabots, on ne leur a pas laissé le temps de se munir de quoi que ce soit. Des femmes qui étaient venues l'après midi sans passeport, pour leur apporter des objets indispensables, ont été prises et ont passé la nuit rue Cuvier. Enfin, il ne se passe pas de jour si on n'emprisonne des personnes. Nous souffrons et souffrirons encore beaucoup probablement, mais nous sommes pleins de confiance et trouvons que nos misères et nos privations sont peu de chose en comparaison de la gloire du succès que nous rêvons.

9 mai : On fait une criée pour museler les chiens et les chats, on fait aussi conduire sur la place Verte, tous les tombereaux et toutes les charrettes et on les fait dételer, que va-t-on faire? Nous nous posons souvent ce point d'interrogation.

10 mai : Les tombereaux et charrettes sont réquisitionnés, il ne va plus rester suffisamment de véhicules pour les différents services, on a également fait présenter tous les poulains et ils ont été emmenés sur le champ en attendant autre chose.

Il passe beaucoup de trains emmenant des troupes dans différentes directions, on croit généralement qu'il se prépare une grande action, on nous dit qu'on évacue Lille, et Verdun tient toujours bon.

11 mai : On entend fortement le canon du côté d'Arras et plus faiblement du côté de Soissons. On a mis de la paille fraîche dans les différentes salles où cantonnent ordinairement les soldats, il faut donc nous attendre à voir arriver des troupes, d'ailleurs Bohain en est déjà rempli et du côté de Cambrai c'est la même chose.

On annonce une action formidable entre Lille et Arras qui doit se dérouler prochainement, plus d'un million d'Allemands seraient déjà massés sur ce front. Les employés de chemin de fer ont reçu des fusils et le service sera fait par des vieux et en nombre restreint.

On a démonté aujourd'hui le réseau téléphonique des abonnés.

12 mai : A sept heures du matin nous avons déjà compté 16 avions venant de la direction de Verdun et se dirigeant vers Lille. Il en est passé 19. De nombreux trains chargés d'hommes, de voitures à caissons passent sur la ligne de Valenciennes.

Dans la soirée des troupes commencent à nous arriver. Toujours beaucoup de perquisitions et de réquisitions. Beaucoup d'hommes sont arrêtés puis relâchés pour n'avoir pas salué des officiers.

13 mai : Ce matin à sept heures un petit ballon d'un mètre de hauteur est venu s'abattre dans une pâture au St Donat, des Allemands qui soignaient des bêtes à cet endroit s'en sont emparés avec joie et sans perdre une minute l'ont porté à la Kommandantur. Il est bien dommage que nous n'ayons pu savoir ce qu'il apportait car le vent soufflant du Nord-ouest, il est à présumer qu'il venait des lignes entre Arras et Lille.

14 mai : Les troupes arrivées avant hier sont parties ce matin. On entend faiblement le canon le matin et jusque vers trois heures,

mais à partir de ce moment c'est un roulement ininterrompu et beau-
-coup plus rapproché. Serait-ce déjà la grosse attaque ? Il cesse
vers huit heures du soir.

15 mai : Le canon se fait toujours entendre mais très loin. On
fait une criée pour présenter demain encore tous les chevaux à
une revue.

16 mai : On annonce l'arrivée de deux divisions pour les cantons
du Cateau et de Solesmes, on prépare les locaux en conséquence.

Une perquisition a encore amené la découverte de 3 vélos
presque neufs dans une maison de la rue de l'Ecaille.

Il passe aujourd'hui plusieurs avions et le canon tonne
toujours fortement, dans la nuit entre minuit et deux heures,
les coups paraissaient très rapprochés, on suppose que c'est l'ac-
-tion annoncée entre Lille et Arras. Dans l'ignorance complète
de ce qui se passe, nous tendons toujours l'oreille vers tous les
points de l'horizon.

17 mai : Il arrive par chemin de fer des hommes et des voitures,
ces troupes ne font que traverser notre ville et vont cantonner
probablement dans les environs. Tous ces soldats font peine à voir
ils sont fatigués, tristes, mornes, abattus, et sur leur passage,
il se dégage une odeur qui ferait craindre les épidémies. Les che-
-vaux sont pelés, galeux quelle triste cavalerie. Où sont tous
ces beaux hommes que l'on a vu passer fiers et arrogants, ayant
déjà les allures de vainqueurs et les chevaux rétifs et fringants?
Ces deux années de guerre ont changé bien des choses. On a dû laver
à eau bouillante et les pontons sur lesquels les hommes et les
chevaux ont débarqué et y jeter du désinfectant.

18 mai : Il débarque toujours des troupes principalement la nuit,
les communes des environs en sont déjà munies, quant à celles du
Cateau, elles ne sont pas encore arrivées, pas plus que l'état
major qui les commande, elles sont pourtant attendues car les locaux
disposés pour les recevoir sont restés éclairés toute la nuit.

19 mai : Toujours pas de troupes. Un avion atterrit sur le
chemin de Richemont ce matin vers sept heures et repart dans la
journée, plusieurs autos passent encore dans la soirée. On enterre
aujourd'hui Mme Picard mère de notre maire actuel, il y a une afflu-
-ence considérable et derrière la famille viennent le commandant
et son lieutenant qui rendent à Mr Picard la politesse qu'il leur
donne chaque fois qu'on enterre un des leurs. Aujourd'hui on conduit

encore à la gare le corps d'un capitaine décédé au collège.

Calme complet, pas de canon.

20 - 21 mai : Les soldats sont arrivés venant de Verdun et faisant de ce qui s'y passe un récit épouvantable.

Ils vont rester ici en repos et en réserve.

Demain revue des chevaux et poulains, on pense qu'il n'en restera plus beaucoup dans le pays après cette sélection ou du moins ceux qui resteront ne vaudront pas cher.

22 mai : 75 à 80 % des chevaux amenés à la revue ont été marqués au fer chaud et réquisitionnés au fur et à mesure des besoins, les cultivateurs sont dans la consternation et se demandent comment ils vont pouvoir faire leur travail. On cite particulièrement Mr Dehaussy du ^{Quemeler} dont tous les chevaux étaient primés dans les concours ; sur 12 présentés on lui en prend 11, il les estime à 30 000 francs.

Ce matin encore beaucoup d'aéros et l'après midi jusque dans la soirée le canon tonne fortement du côté de Roy et du côté de Laon.

23 mai : Rien d'intéressant.

24 mai : On nous annonce qu'à Verdun, nos troupes ont repris le fort de Douaumont et les journaux disent que Mr Briand vient de prononcer un discours dans lequel il annonce que la France est plus forte que jamais et qu'il faut s'attendre prochainement à une victoire qui étonnera le monde. Acceptons en l'augure. Ces choses nous raniment et nous réconfortent car nous avons parfois bien des heures de découragement et nous avons besoin que notre moral soit remonté. Donc souffrons encore en patience et attendons.

La patience est la principale chose qui nous reste.

25 - 28 mai : Journées calmes, rien de particulier à signaler, à part la profusion d'aéroplanes qui passent (dans cette dernière journée on en a compté une cinquantaine), et qui tous se dirigent sur Laon. Plus de canon et nous attendons toujours.

29 mai au 2 juin : Nous vivons toujours dans la longue attente, nous avons beaucoup espéré du mois de mai et le voilà écoulé sans avoir apporté aucun changement à cette triste situation. Le canon se fait entendre tous les jours mais nous ne connaissons jamais de progrès appréciables. Le découragement entre dans tous les coeurs car on prévoit déjà que les récoltes ne nous resteront pas encore et qu'il faudra sans doute repasser un nouvel hiver. Et que sera-

ce que cet hiver ? Beaucoup plus pénible que les précédents car tout se raréfie et tout va manquer. Le sucre déjà est un luxe, on le paie maintenant 7 à 800 francs les % kg, enfin faisons contre mauvaise fortune bon coeur et patientons. En attendant, les Allemands s'organisent toujours de plus en plus et font supporter beaucoup de frais à notre pauvre pays. On fait au moulin Dufresnoy un nouveau bâtiment pour, aux prochaines récoltes, augmenter la production.

3 au 9 juin : Pendant ces quelques jours le canon fait entendre son grondement sourd et continu du côté de Laon. On nous apprend que les Russes ont pris l'offensive du Galicie sur une longueur de 300 kilomètres et le communiqué russe qui paraissait hier sur les journaux allemands annonçait que les Russes avaient avancé de 5 kilomètres et fait prisonniers 40 000 Autrichiens. Pour un début ce n'est pas trop mal.

Les Allemands ont demandé à la mairie 500 hommes pour défricher le bois de Pommereuil, que va-t-on encore faire ? Nous ne connaissons pas la décision qui va être prise.

Une affiche défend de circuler sans autorisation ou à moins d'être muni d'un laissez passer vous autorisant à faire des achats, avec plus de 20 marks en poche ou l'équivalent en argent français. L'avis est superflu pour beaucoup car l'argent est si rare qu'il ne court pas les rues.

10 au 13 juin : Sans arrêt depuis huit jours le canon se fait entendre du côté de Laon et nous n'avons aucune nouvelle. Les Allemands ne posent plus d'affiches depuis le 7, mais nous savons que les Russes continuent à progresser et ont encore fait de nombreux prisonniers. On dit qu'à partir de demain, nous n'aurons plus de viande de boucherie et que nous devons nous contenter d'un peu de boeuf salé du ravitaillement américain. D'ailleurs plus les jours avancent, plus les choses se raréfient et il faut nous attendre à n'avoir plus rien en dehors du ravitaillement américain. Déjà aujourd'hui une affiche est mise où on invite les Allemands à protéger de leur mieux toutes les récoltes dans les champs, dans les prairies et dans les jardins, car dans les moments difficiles que nous traversons, est-il dit leur intérêt est en jeu et des réquisitions seraient faites dans les jardins potagers pour nourrir les troupes. En résumé, toutes ces précautions ne nous font pas prévoir des jours meilleurs, au contraire et malheur à nous si

nous devons passer l'hiver, il ne nous sera plus permis de faire des provisions car les soldats devront être servis avant nous.

14 au 16 juin : Nous apprenons que les Russes marchent de victoires en victoires et que depuis un moment ils ont fait prisonniers 120 000 Autrichiens et Allemands et 1700 officiers dont un général. Ils se sont emparés en même temps d'un matériel respectable de guerre. C'est probablement à cause de ce mouvement que le corps d'armée qui se trouvait ici en repos vient de partir et a reçu l'ordre de se rendre en Galicie, nous voilà encore presque sans troupes, à part les postes et la croix rouge. On nous assure que cette dernière va prendre encore de l'extension et que de nouvelles salles vont être aménagées chez M. Seydoux et qu'on va transformer la maison Dégremont en Lazaret et au lieu d'avoir ici des soldats convalescents, nous aurions les grands blessés venant directement du front, et qu'on ferait ici toutes les opérations chirurgicales.

Nous constatons que depuis le 7 juin, la Kommandantur n'a pas fait mettre d'affiche annonçant les opérations, ce qui est un indice précieux. Nous avons eu aujourd'hui de la viande de boeuf salée à 3f le Kg à défaut d'autre. La ration de pain va être augmentée et sous ce rapport nous sommes maintenant suffisamment alimentés. Nous avons eu cette semaine un peu de sucre, chose rare en ce moment et il paraît que nous en aurons tous les mois, enfin tant bien que mal mais plutôt mal que bien, on vivote et nous ne devons pas nous plaindre, nous sommes dans la région la plus favorisée, les habitants des autres contrées sont bien plus malheureux.

17 - 19 juin : Les succès des Russes s'accroissent de jour en jour et l'on estime à une centaine de kilomètres le terrain reconquis depuis la prise de l'offensive.

On nous annonce l'arrivée prochaine d'un état major et de troupes de cavalerie. Un seul homme s'étant fait inscrire pour travailler au bois et encore n'est-il pas français, la Kommandantur a envoyé des convocations menaçant de peines très sévères ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Beaucoup de gamins de 15 ans sont demandés, comme toujours on a agi par intimidation.

Un homme d'Honnechy qui avait, il y a plus d'un an, tué un Allemand et qu'on n'avait jamais pu prendre s'est fait pincer chez lui et après une sérieuse résistance dans laquelle il a culbuté et blessé deux gendarmes, a été amené et jeté dans une cave de la rue Cuvier, je crois que son compte est clair, mais comme c'est

un mauvais garnement qui était craint chez lui, on ne le plaint pas beaucoup.

20 - 21 juin : D'après les communiqués qui se trouvent dans les journaux allemands, les Russes continuent à progresser en Galicie et y font de nombreux prisonniers. Ici depuis deux jours nous entendons le canon très fort et sans arrêt. On fait débarrasser une grande partie des salles de l'usine D'Halluin pour y loger des troupes et on cherche des civils comme chauffeurs et mécaniciens pour conduire les machines du tramway. On dispose des hommes pour autre chose ou pour aller au feu.

22 - 25 juin : Des prisonniers civils qui avaient été envoyés au dehors, se sont évadés et les gendarmes sont venus chez les parents de ces jeunes gens les réclamer, les parents ayant répondu qu'ils ne les ont pas revus, on a arrêté un membre de la famille, soit le père soit un frère et même la femme, et ils seront détenus jusqu'à ce que ces prisonniers se soient rendus.

Le 25 à 9 heures du matin, on vit apparaître du côté de l'église, telle une nuée de corbeaux, des avions qui menaient un bruit d'enfer et après avoir viré au-dessus du Cateau et laissé tomber des boules qui laissaient derrière elles comme une ligne de fumée, ils sont repartis dans la direction de Valenciennes, on estime que le groupe pouvait comprendre 30 à 40 avions.

Un moment après les Allemands regardaient au moyen de longues vues un appareil qui voltigeait et qui n'avait pas la forme habituelle des avions, il n'y avait pas de queue derrière, on eut dit une énorme jumelle de campagne qui volait. Nous ne savons pas ce que c'est que cet appareil.

26 - 29 juin : On dit que les Anglais se remuent et que Bapaume aurait été bombardé sinon repris, des prisonniers civils qui se seraient évadés dans la bagarre auraient raconté ce fait et annoncé que parmi eux et le civil il y aurait des morts et des blessés.

Il se passe certainement quelque chose car un ordre est arrivé le 28 au lazaret et à dix heures du matin on faisait partir tous ceux qui pouvaient marcher, d'un autre côté le journal allemand de ce jour annonce que les Anglais bombardent Nesles. On a vendu aujourd'hui du poisson mais très cher et le beurre qui ne l'est pas moins ont fait que la vente n'a pas eu le succès qu'on espérait.

La police du marché est faite par les gendarmes qui ne se gênent pas pour giffler les personnes pour peu de chose, au marché

dernier un homme a été gifflé et hier une femme a subi le même sort et voilà le régime sous lequel nous vivons.

30 juin : Il résulte des informations parvenues hier que les Italiens regagnent du terrain, que les Russes continuent d'avancer et que les Anglais sont parvenus à démolir les tranchées et à percer le front ennemi à dix endroits différents et aujourd'hui nous entendons encore le canon sur plusieurs points.

Le journal "Le Temps" dit que jusqu'à présent nous avons laissé faire mais qu'une poussée se produit en Artois et nos ennemis ne pourront déplacer de troupes pas plus en Argonne que du côté des Russes et nous pouvons maintenant choisir notre heure.

L'animation était grande hier quand on a appris que les Anglais avaient percé et qu'on entendait si fort le canon, on croyait les voir bientôt arriver.

Vers 3 heures le canon s'est mis à rouler d'une façon étonnante et dans ce roulement on distinguait des coups beaucoup plus forts, nous n'avons pas entendu pareille canonnade depuis le début de la guerre.

Le soir tout le monde est dans les rues, on a la sensation qu'on ne dormira pas cette nuit.

1er juillet : Comme on l'avait pensé, le canon n'a pas cessé de la nuit, c'est épouvantable et de grand matin on cause dans la rue. Dans les lazarets et dans les maisons particulières où logent des officiers on fait des préparatifs en vue d'un recul, et déjà ce matin une colonne de voitures qui était à Catillon et à Inchy est partie. On croit fermement qu'il va se passer quelque chose.

Les communiqués de ce jour disent que les Français ont pénétré jusqu'aux tranchées allemandes entre Soissons et Reims, les Anglais ont obtenu le même résultat, on est ici sur le qui - vive et le canon fait entendre son grondement sinistre qui ne cesse pas un instant.

On évacue les pays de Bapaume, Péronne, Nesles, 5000 émigrés arrivent pour Solesmes et les environs. Les wagons de ravitaillement destinés à ces pays arrivent en gare du Cateau. L'officier de ravitaillement que nous avons vu ce matin nous dit avoir été à Péronne la veille et nous en fait un tableau navrant malheureusement beaucoup de civils ont déjà péri et c'est pourquoi on fait évacuer. Le Nouvion en ruait 1800, Avesnes 2000.

Des avions ne cessent d'évoluer au-dessus de la gare et l'on entend vers deux heures l'éclatement de bombes sur Busigny. A six heures une bombe fut lancée sur notre gare, elle éclata avec

un bruit formidable, et en un clin d'oeil tout le monde est dans la rue, et regarde deux avions qui tournoient au-dessus de nous et s'éloignent lentement. Nous apprenons peu après que ce projectile est tombé sur le quai de la gare et qu'il y a des victimes ; des prisonniers civils qui, sous la garde des gendarmes, attendaient pour prendre le train ont reçu le choc. Deux jeunes gens de Guise qui étaient partis le matin de chez eux ont été tués, cinq autres blessés, tous les autres se sont enfuis à travers champs. On parle aussi de quelques Allemands blessés, nous ne sommes pas encore bien fixés. On a encore entendu d'autres bombes dans la soirée dont l'éclatement domine le bruit du canon.

2 juillet : Toute la nuit le canon tonne sans un moment d'arrêt, on ne dort presque plus et on amène dans nos lazarets quantité de blessés venant du front, la croix rouge a fait le service toute la nuit de la gare à la maison Seydoux au moyen d'autos.

Trois nouveaux jeunes gens ont succombé des suites de leurs blessures, heureusement qu'un train à munitions qui stationne en gare n'a pas sauté.

On entend toute la journée le canon qui roule sans discontinuer comme une mitrailleuse, nous ne nous figurons pas qu'on puisse tirer le canon sans une seconde d'interruption c'est un bruit qui agace, qui énerve, on dit que la gare de St Quentin ainsi qu'un magasin sont détruits par les bombes.

3 juillet : A cinq heures un quart, nous entendons des bombes en quantité, aussitôt après apparaissent 3 avions qui se mitraillent réciproquement et aussitôt nous entendons encore l'explosion d'une vingtaine de bombes. Nous voyons ensuite 6 avions qui recherchent probablement les jeteurs de bombes tandis que plus loin nous entendons toujours le canon. De nouveaux blessés sont arrivés. Des hommes sont réquisitionnés pour conduire des chevaux dans les environs de St Quentin.

Une souscription est faite en ville pour l'enterrement des victimes causées par la bombe, on leur prépare de belles funérailles et tout Le Cateau prendra part au deuil. On n'entend plus le canon que par intermittences. On nous annonce que la gare de St Quentin et beaucoup de maisons avoisinantes sont détruites par des bombes qui sont tombées sur des wagons de munitions, malheureusement il nous revient que de tous côtés ces bombes ont fait des victimes civiles.

4 juillet : Le canon se fait à peine entendre aujourd'hui. A dix heures ont lieu les funérailles des jeunes gens dont nous avons parlé plus haut. La souscription avait permis de leur faire de beaux cercueils et de magnifiques funérailles. 90 jeunes gens venaient derrière le clergé, tous portaient une gerbe de fleurs, ensuite venaient les couronnes précédant chaque corbillard et portées également par des jeunes gens tous munis du brassard rouge, nous en avons compté 22 couronnes, il y en avait encore sur les cercueils. Après les corbillards, venaient le conseil municipal au grand complet escortant les familles puis le lieutenant allemand Pétersen représentant la Kommandantur, et ensuite une foule de plusieurs milliers de personnes. Les bières étaient dans la grande cour face à l'hôpital d'où est parti le cortège. A l'église M. le doyen fit un discours sur la fin tragique de ces jeunes gens et fit couler bien des larmes. Enfin cette manifestation fut grandiose et dut aller aux coeurs des parents.

Cet après midi arrivent des convois de blessés venant du front, les autos amènent les plus endommagés et 200 Allemands environ passent à pied, bandés de tous côtés et les pansements remplis de sang tout vif. Ils ont l'air exténués et sont remplis de boue. Un moment arrive un groupe de 52 anglais qui font sensation comme les allemands ils paraissent bien fatigués et plusieurs doivent être soutenus pour marcher, les uns sont nu tête, les autres ont des chapeaux genre chinois, nous revoyons les petits jupons des écossais et le groupe fait peine à voir, ils sont escortés par des sentinelles et devant et derrière par des gendarmes qui chassent tous les curieux, ils ont frappé des personnes et lancé sur la foule leurs chiens policiers. Dans les rues où doivent passer les blessés, des sentinelles sont postées aux coins des rues et interdisent le passage pour n'importe quel motif, d'autres font la navette et font rentrer les personnes dans leurs habitations et quoique ça, la foule est grande et il s'en faut de peu qu'on fasse une manifestation sympathique à nos allées. Nous avons vu des blessés qu'on amenait seuls en voiture et dont on soutenait ou la tête ou les jambes et qui paraissaient presque mourants.

Quel triste tableau et quand donc ne verrons nous plus toutes ces atrocités ?

5 juillet : Triste temps, journée plus calme, on reconduit à la gare les blessés qui sont transportables. A trois heures enterrement

de deux Allemands.

6 juillet : Le journal de ce jour nous annonce que les Français au sud de la Somme ont avancé de 5 kilomètres dépassant les deuxièmes tranchées allemandes ; on cite les noms des villages repris et les Français se fortifient à La Boisselle. Les Anglais au nord de la Somme ont avancé moins que les nôtres. Les deux troupes ont fait 13 000 prisonniers, ont pris de nombreux canons et du matériel en quantité, parmi les canons pris il en est de la grosse artillerie. On annonce que les gares de Comines et de St Quentin sont détruites. On se bat également du côté de Lille - Armentières, sur le terrain conquis on a pu constater l'efficacité de l'artillerie française.

Toute la matinée il arrive encore de nouveaux blessés dont 3 Anglais, jusque midi les autos ne font que la navette de la gare aux lazarets, nous voyons passer de pauvres diables qui ont été déposés dans les autos découvertes sur le brancard même. Il est défendu de stationner sur le parcours des autos et les riverains doivent rentrer chez eux, la police est très sévère.

7 juillet : Dès 4h1/2 les bombes pleuvent dans la direction de Cambrai, tandis que plus sourd se fait entendre la voix du canon. On nettoie et remet en place tous les grands locaux disponibles. On va y loger encore des blessés. Il y en a tellement partout qu'on ne sait plus où les mettre. Les communiqués des journaux allemands nous annoncent la prise de Ham par les Français, d'ailleurs de tous côtés nos troupes ainsi que celles des alliés avancent, prennent des tranchées, du matériel nombreux, des canons et font beaucoup de prisonniers. Que cette progression soit lente mais sûre, c'est tout ce que nous demandons. Nous avons bien attendu deux ans nous attendrons bien quelques mois encore. Ce qui importe, ce qu'il faut voir avant tout, c'est le résultat final, c'est la France victorieuse, c'est le drapeau tricolore dominant cette apothéose.

8 juillet : Il fait très mauvais temps, des averses diluviennes tombent très souvent et malgré cela le canon n'a pas arrêté de la nuit et ce matin il continue sans discontinuer, vers six heures du soir et toute la soirée, il gronde tellement fort que les vitres tremblent. A 3 heures au son des marches funèbres a eu lieu l'enterrement de 5 Anglais et de 3 Allemands , et avec la municipalité, assistait à l'enterrement en uniforme un médecin anglais. A partir

de cette heure arrivent encore de nouveaux blessés en autos, des affiches apposées en ville interdisent le stationnement dans les rues sur le parcours de ces autos et les rassemblements des mesures très sévères vont être précis parce que, disent-ils, des habitants ont eu vis à vis de leurs blessés des manières inconvenantes et ont ri sur leur passage. Il interdit également de sortir en foule dans les rues quand passent des avions. Ce qui n'empêche que le soir quand 3 appareils sont venus tourner au-dessus de notre ville, tout le monde était dehors pour les voir.

Néanmoins quelques hommes qui causaient dans la rue ont été interpellés par un gendarme qui a pris les noms et ils auront probablement à payer une forte amende. Un autre qui n'avait pas salué suffisamment a reçu des coups de plat de sabre. Le soir on apprend que des émigrés des régions de Bapaume vont nous arriver.

9 juillet : Un homme qui avait profité de la nuit pour aller chercher du beurre à Basuel a reçu un coup de feu dans la poitrine, son état paraît grave. Les émigrés commencent à arriver, ils n'ont pu rien emporter, ils n'ont que ce qu'ils ont sur le dos, ils racontent que dans leur pays c'est épouvantable et que depuis quinze jours ils couchent à l'aventure et principalement dans les caves. Ces pauvres gens font peine à voir ils se sont enfuis au milieu de la mitraille et plusieurs d'entre eux ont été tués, ils font de leur pays un tableau navrant, un homme que nous voyons a dû abandonner sa vieille mère infirme. Une autre a perdu sa fille dans la fuite, et une femme apprend ici à la gare que sa fille a été tuée en se sauvant, c'est épouvantable. Ils sont arrivés 2000 et ont été répartis dans les communes du canton d'où on était venu les chercher avec des voitures et des chariots. Ils viennent des environs de Péronne et disent que cette ville doit être maintenant aux mains des Anglais.

Le bureau de ravitaillement qui était à St Quentin vient au Cateau. L'état major de Péronne est par ici du Catelet.

Les Allemands demandent à peu près 2 millions pour frais de guerre à notre canton, la part de notre ville s'élève à 668 000 francs. Jamais nous n'aurions rêvé qu'après nous avoir pressuré comme ils l'ont fait et comme ils le font encore tous les jours on viendrait encore nous demander de pareilles sommes. Le départ et l'arrivée des blessés est toujours grand dans notre ville. Cette nuit il en est encore arrivé.

10 juillet : Il arrive des blessés dont la couleur des vêtements disparaît sous la couche d'argile qui les recouvre, on en a installé dans l'asile de la rue Auguste Seydoux. Le canon se fait toujours entendre par intermittences. Il passe encore en gare des renforts en hommes et en matériel, il passe aussi un train de canons.

Visite des femmes qui se commettent avec les Allemands, les gendarmes les accompagnent pour que la foule ne les houspille plus comme la dernière fois.

11 juillet : Des avions viennent survoler notre ville le matin. Des blessés s'en vont pour faire place à d'autres. Il passe encore en gare beaucoup de trains, de renforts et de canons se dirigeant vers St Quentin. On enterre encore aujourd'hui sept victimes des terribles combats qui se livrent dans la Somme.

12 juillet : Il nous arrive encore des émigrés de Roisel et de Moislains, petit pays à 10 Km de Péronne. On les met encore dans les villages environnants. Une criée est faite invitant ceux qui ont des couvertures disponibles à les déposer à la mairie contre une reconnaissance pour les ambulances allemandes. On va mettre aussi des blessés à la crèche et on cherche encore d'autres locaux. Tous les environs regorgent de blessés. Une quarantaine d'hommes sont condamnés à 3 jours de prison pour n'avoir pas salué convenablement les officiers.

Les émigrés de Péronne racontent qu'ils viennent de passer 15 jours dans les caves, ils profitaient d'un moment d'accalmie relative pour tacher de s'approvisionner. Quand ils ont quitté leur pays, les Allemands sortaient tous les meubles dans les rues pour s'en faire des barricades, les pauvres gens ne retrouveront plus rien. Il y a à la Feuillée des religieuses et un pensionnat, quatre soeurs ont disparu dans la fuite, l'aumonier les recherche, nous avons vu hier un homme qui cherchait également sa famille. Toutes ces personnes ont été séparées tant la panique était grande et dans le nombre, malheureusement, il en est qui ont été tués par les obus qui tombaient autour d'eux.

13 juillet : On enterre encore 3 Allemands. On fait sortir les malades de l'hôpital pour y mettre des blessés, on entend toujours le canon par intervalles mais nous ne savons rien.

14 juillet : Rien d'important dans la journée mais à minuit quand tout le monde dort on vient frapper dans les portes Galoux et Langlet leur disant qu'il faut ouvrir les portes qu'on va amener

de la paille et qu'il va arriver des soldats, en effet la paille arrive aussitôt et une heure après ils arrivaient exténués, chantant quand même ou sifflant mais ne pouvant plus aller. Ils venaient du côté au faubourg de Cambrai, cette arrivée inopinée nous paraît drôle, ordinairement les locaux sont prêts d'avance.

15 juillet : Le mouvement est grand dans nos rues, des troupes sont logées salle de gymnastique, chez D'Halluin, chez Regnaudin, toutes les maisons inoccupées du bout de la République sont garnies. L'après midi tous les soldats se baignent et lavent leur linge à la rivière. Ils viennent disent-ils des environs d'Arras. On reconduit à la gare beaucoup de blessés transportables et un moment après on en descend d'autres qui sont mal arrangés, nous en voyons couchés dans les voitures et dont les pansements sont tachés de sang d'un rouge vif.

On demande par affiche 100 draps usagés et 100 chemises, on a dû fournir aussi des taies d'oreillers et 500 assiettes et 500 cuillères.

16 juillet : Il arrive encore de nouveaux soldats, c'est une division que nous allons avoir, on prend les logements rue des Dignes, rue et rue Auguste Seydoux, on les entasse dans toutes les maisons, il en est qui en reçoivent 15, 20 et même 25, ils couchent sur la paille. On fait évacuer encore de nouveaux locaux pour y mettre des blessés ou pour y loger des infirmières allemandes. L'hôpital Paturle va aussi servir pour les blessés, on a fait sortir les malades qui étaient en traitement.

17-18 juillet : Rien de bien intéressant, c'est toujours le même mouvement, départ et arrivée des blessés, on enterre encore quatre Allemands, on fait débarrasser la crèche pour y mettre aussi des blessés.

19 juillet : Il descend beaucoup de soldats à la gare, il en arrive encore de nouveaux qui viennent loger dans notre quartier salles Galoux et Langlet, il en reste encore en gare, je ne sais à quoi attribuer ces mouvements de troupes dans notre région, nous sommes sans nouvelles des opérations. On entend toujours le canon mais loin. On fait encore une criée pour réclamer les draps qui n'ont pas été livrés.

20 - 21 juillet : Il arrive encore beaucoup de blessés nuit et jour. Cinq sont encore décédés et enterrés, 3 allemands et 2 anglais. Parmi les blessés arrivés, il y a encore une cinquantaine d'Anglais. Les soldats arrivés dans les salles citées plus haut

sont partis le lendemain matin, ils reviennent de Berlin. Il reste toujours ici ceux arrivés dimanche dans la Somme. Ces fractions vont se reformer et rétablir le 186ème d'infanterie. Tous les jours ils partent à l'exercice pour prendre contact entre eux. Les opérations dans la Somme n'avancent guère et nous attendons toujours.

22 juillet : Aujourd'hui encore nouvel enterrement. Il y a actuellement au cimetière de la chaussée Brunehaut, 194 anglais et 349 allemands.

23 et 24 juillet : Grands mouvements de troupes depuis deux jours dans notre ville, il passe des soldats, des canons, des caissons. Les uns s'en vont d'un côté, les autres d'un autre, on ne comprend rien à tous ces changements. Il vient encore loger aujourd'hui de nouveaux soldats au Cateau, ceux qui sont ici depuis huit jours doivent partir demain, ils emporteront encore de leur séjour de bons souvenirs, il y a des maisons où les femmes sont vraiment d'une, appelons ça obligeance si vous voulez, déconcertante vis à vis de ces hommes qui sont nos ennemis, on n'aurait jamais pu supposer pareille chose et on est écoeuré quand on apprend ce qui se passe dans certaines maisons. Si nos petits Français qui, depuis deux ans se battent pour reconquérir notre liberté, revenaient, auraient-ils le même accueil ? On se le demande.

Nous voyons le soir arriver les soldats sales, les vêtements remplis de terre, et déguenillés, les pantalons troués, ils vont ainsi insouciant, habitués à ces loques et très heureux d'être sortis des tranchées et de se retrouver encore sains et saufs.

25 juillet : Les mouvements de troupes continuent, les trains nombreux ramènent des troupes du côté de Maubeuge et beaucoup de voitures remontent par Forest. Dans beaucoup de rues les soldats réunis par compagnie touchent des nouveaux vêtements, pantalons, vestes, casques, calottes etc. Le dépôt de ces habillements qui était à St Quentin depuis le début de l'invasion, ne s'y trouvant plus en sécurité, a été amené au Cateau à Port Arthur, et les débris des régiments sortant des tranchées viennent ^{ici} se reformer et s'habiller à nouveau, c'est pourquoi nous ^{aurons} ouvrons toujours ici maintenant beaucoup de soldats.

Des blessés arrivent encore tous les jours. Il en meurt également tous les jours et on en a encore enterré six aujourd'hui. Dans une réunion des maires du canton qui a eu lieu aujourd'hui, le commandant a dit : " Quand vous entendez fort le canon comme

ces jours derniers, vous vous figurez que les anglais vont tout de suite arriver, détrompez-vous, les anglais n'arriveront pas maintenant et vous devenez plus impoli vis à vis des officiers, je tiens à vous prévenir que vous êtes toujours sous la domination allemande et que j'agirai avec rigueur contre ceux qui ne salueront pas les officiers. " On ne nous avait jamais jusqu'à présent fait entendre pareil langage.

26 juillet : Depuis ce matin il passe ici des troupes. Un régiment a traversé notre ville venant s'embarquer à notre gare, de la cavalerie, des voitures, des caissons, au premier pont les voitures n'ont pas cessé de passer se dirigeant sur Forest, et à midi on cherche encore des logements faubourg de Cambrai et boulevard Patur-le pour des nouvelles troupes qui vont arriver pour séjourner, il va y en avoir par toute la ville. Le soir à 6h1/2 arrive, musique en tête et venant directement de Péronne un régiment qui est réparti dans des maisons et des salles disponibles. Les hommes arrivent trempés de sueur et la poussière collée sur la peau ; ils sont exténués et les vêtements en loques. A neuf heures, il en vient d'autres toujours musique en tête et qui ont l'air de se diriger vers la gare, mais à cette heure, il nous est défendu de sortir, un moment après passe de la cavalerie et encore des hommes en chantant, à onze heures encore d'autres hommes et toujours musique en tête, nous ne savons à quoi attribuer ce mouvement de troupes.

27 juillet : On rééquipe en neuf les hommes arrivés hier soir et ils doivent déjà partir demain matin. Ceux qui sont ici depuis une dizaine de jours sont partis ce soir à sept heures de sorte que demain matin toutes les troupes nous auront quittés mais il ne faut pas se faire d'illusions, il en viendra d'autres. Les fours maçonnés sur la Place Verte et qui n'ont jamais servi et qui sont même à moitié démolis, vont être remis en état et vont probablement servir. On parle que la Roumanie serait sur le point d'entrer en lieu à notre avantage. Quand donc cela finira-t-il ? Nous n'entendons plus le canon, de temps en temps quelques bombes et c'est tout, depuis quelques jours il passe le soir des avions qui se dirigent sur la Belgique.

28 juillet : depuis ce matin il est encore passé beaucoup de voitures sur les ponts du Cateau il y avait aussi des hommes tout déguenillés, marchant avec des bâtons et qui viennent aussi probablement du front. Après midi enterrement de deux anglais et de deux allemands.

-ds, on reconduit beaucoup de blessés.

29 juillet : On dit que la Roumanie serait sur le point de se mettre de notre côté. Il passe toujours, chaussée Brunehaut, beaucoup de voitures chargées des mobiliers des pays évacués, des volailles, des lapins, des machines à coudre, on en a compté près de 400 sur une journée. Un gendarme retient des logements pour beaucoup de gendarmes qui vont arriver.

30 juillet : Un général fait déménager le commandant qui occupait la maison Décupère et s'installe à sa place. Le grand mouvement continue, nous voyons défiler de toutes sortes de choses, nous voyons aussi des hussards qu'on ne voit pas souvent, il paraît que nous allons déborder de soldats. On entend le canon toute la journée.

31 juillet : A quatre heures du matin on vient prévenir chez Langlet et chez Galoux qu'il arrive des hommes, tous bouchers ou charcutiers. On regarde ce mouvement de troupes sans y rien comprendre, il est passé beaucoup de trains chargés d'hommes, de même que toutes les voitures remontent vers la Belgique. Nous allons avoir 3 généraux et tous les officiers d'état major, les émigrés de Péronne reconnaissent les officiers qui étaient chez eux. Des soldats qui étaient arrivés chez D'Halluin hier soir sont partis cet après-midi par autos qui sont venues exprès les chercher et sont remontées sur Cambrai. Le soir des aéros tournent à une très grande hauteur au-dessus de notre ville et y restent bien longtemps, nous pensions que nous allions avoir des bombes car nous venions d'entendre qu'on en jetait vers Cambrai. Le soir, arrivée de blessés.

1er août : Des aéros vont et viennent toujours au-dessus de chez nous et avec tout ce que nous avons dans notre ville nous serons bombardés probablement. On abat 50 bêtes tous les jours à l'abattoir qu'on expédie sur le front. Toute la nuit il est passé des soldats qui venaient embarquer à notre gare, on entend bien le canon.

2 et 3 août : Il arrive toujours des troupes par petites portions et il en repart également. Les généraux qui devaient arriver le 31 juillet ne sont pas encore venus, il est vrai qu'en ce moment la bataille paraît encore acharnée du côté de Péronne - Bapaume, si nous en jugeons d'après la canonnade qui ne cesse nuit et jour. On débarrasse le bureau de postes qui va probablement servir de lazaret. On enterre 5 anglais.

4 et 5 août : Il y a moins de mouvement, les soldats s'en vont

encore une fois ; on en attend toujours d'autres. Les blessés arrivent et nous quittent. Encore un enterrement.

6 août : A dix heures du matin passent des avions à une très grande hauteur, des lance-bombes installés dans la direction de Forest - Pommereuil les bombardent. Chaque bombe qui éclate forme dans le bleu du ciel un petit nuage blanc. Un moment après nous entendons à nouveau les bruits des moteurs et nous comptons 5 avions qui sont probablement les mêmes qui repassent et se dirigent vers Péronne. Une affiche est apposée nous prévenant que tous les objets en cuivre, nickel, étain, vont être saisis à l'exception des objets de culte, des appareils d'éclairage fixes et poignées de porte, ces objets seront payés en bons communaux ou en bons de réquisition à raison de prix fixés sur l'affiche.

7 août : Tout est calme, les avions anglais passent encore mais sans être inquiétés.

8 août : Rien de particulier, c'est toujours le mouvement ordinaire et on n'entend que quelques coups de canon au loin.

9-10-11 août : Journées calmes, quelques mouvements de troupes.

12 août : Beaucoup de soldats traversent notre ville en chantant et vont les uns embarquer au chemin de fer, les autres dans des directions différentes. Nous voyons un bataillon coiffé du nouveau casque, on ne pourra plus parler des casques à pointes car dans ces derniers la pointe est supprimée. Ils la forment par dessus d'un chapeau de feutre melon avec une visière par devant et derrière, descendant assez fort dans le cou et formant couvre nuque, ils sont de couleur grise et percés dans le haut de deux trous, l'un à droite, l'autre à gauche pour l'évaporation de la transpiration.

Des soldats de la croix rouge doivent changer de logements pour laisser les chambres libres pour les nombreux officiers qui doivent venir.

13 août : Depuis hier et pendant toute la nuit le canon tonne très fort. A onze heures arrive un régiment, musique en tête, les hommes sont répartis dans tous les locaux disponibles, il y a aussi un général et beaucoup de gendarmes. Vers cinq heures on jette des bombes dans la direction de Caudry et des avions se mitraillent. Il paraît que les soldats arrivés ce matin sont remplis de vermine.

14 août : On fait sortir les religieuses de l'hôpital afin qu'il soit complètement dirigé par les Allemands. Ces sœurs vont se

loger en ville à la maison Mallet, au coin des Hauts fossés et qui va être transformée en hôpital civil.

15 août : Il arrive maintenant, non plus des blessés, mais des malades, c'est à dire des soldats ayant bu de l'eau contaminée qui les oblige au repos.

Le canon tonne nuit et jour sans discontinuer, aussi passe-t-il encore beaucoup de trains de la croix rouge. On aménage encore chez Seydoux de nouvelles salles pour y installer des lits.

16 août : Beaucoup d'aéroplanes survolent notre ville ce matin, l'un d'eux atterrit. Le canon gronde si fort qu'il fait trembler les vitres et c'est surtout l'après midi que ça devient effrayant, nous nous reportons par la pensée sur le front où se passe cette bataille et l'on n'entend dire que ces mots : Quel malheur ! Quand est-ce que tout ça sera fini ? Le Kronprinz déjeune ici aujourd'hui à onze heures chez Décupère et repart aussitôt.

17 août : C'est aujourd'hui, d'après une prophétie allemande, que la guerre devait finir et depuis des mois nous n'entendons dire que : guerre finie 17 août. Hélas ! Malheureusement cette prédiction ne s'est pas réalisée et c'est une déception pour beaucoup.

18-19 août : Nous avons des Allemands partout, ils font l'exercice dans les champs, font des travaux de nettoyage, d'autres apprennent à creuser des tranchées, enfin c'est un grand mouvement pour nous habitués au calme. Le matin nous sommes éveillés par des commandements que nous ne comprenons pas et qui s'adressent à environ 200 hommes qui se réunissent en face de chez nous. Ces réunions se renouvellent plusieurs fois par jour. Le capitaine arrive et souhaite le bonjour à la compagnie, alors tous les hommes répondent en même temps. Nous n'avions jamais rêvé que nous verrions tant d'Allemands, maintenant on ne fait plus attention, et dont les casques à pointes nous ont tant effrayés au début.

20-22 août : On fait toute hâte tous les préparatifs au nouveau cimetière pour que tout soit prêt pour samedi 26 août, deuxième anniversaire de la bataille du Cateau et date choisie pour en faire l'inauguration ; les maires des communes sont priés d'assister à cette cérémonie.

Rien de nouveau en ce moment, les hommes continuent leurs exercices et s'y rendent en chantant. Le canon à blanc se fait entendre de tous côtés et on habitue ainsi une nouvelle classe de jeunes recrues qui viennent d'être mélangées aux anciens et

qui, dans quelques jours, vont aller au front. Nous avons deux musiques militaires en ce moment et les concerts ont lieu journallement. Les chants et la musique nous mettraient la joie au coeur si nous n'avions l'âme aussi triste. Car enfin nous voilà fin août et nous ne voyons pas sans appréhension approcher encore l'hiver alors que la vie est si dure et que tout se raréfie.

23 août : Une criée est faite pour que les jeunes gens des classes 1915-16 et 17 répondent à l'appel le soir. A cet appel on désigne 20 garçons qui doivent se représenter le lendemain avec tout ce qui est nécessaire pour partir. Tous les soldats du 103ème qui sont ici partent vers midi.

24 août : La canonnade de la Somme nous parvient nuit et jour, le soir on voit les projections et à dix heures et demie une très forte détonation ébranle nos maisons. On presse la moisson, à défaut de chevaux, des camions, des autos derrière lesquels on attache deux chariots de ferme, vont à travers champs chercher les récoltes et on arrête les femmes et les enfants qui vont glaner pour les obliger à travailler à la moisson, aussi n'ose-t-on pas s'aventurer dehors.

25 août : Toute la nuit le canon n'a cessé de se faire entendre, et dès le matin de nombreux avions sillonnent les nues ; vers huit heures on lance des bombes et après passent et repassent 4 avions anglais que l'on reconnaît au bruit des moteurs, et vers dix heures nous voyons 7 avions qui laissent tomber une vingtaine de bombes du côté de Busigny. Les coups sont très forts et nous entendons le crépitement des mitrailleuses qui cherchent à les abattre, mais sans résultat car ils continuent à évoluer examinant l'effet produit par le bombardement et ne se décident que bien longtemps après à s'éloigner. Avant hier, on a enterré deux anglais dont un officier, aujourd'hui on enterre deux allemands et toute la nuit les autos n'ont fait qu'amener des hommes, soit blessés ou malades, on amène également 4 Russes qui sont dans un grand dénuement. Nous entendons pendant toute la journée comme un grondement de tonnerre sans interruption, et le soir parmi les éclairs d'un orage nous voyons encore les lueurs des projecteurs.

26 août : Deuxième anniversaire de la bataille du Cateau. Cérémonie d'inauguration du cimetière créé pour y déposer les restes des soldats morts au champ d'honneur. De nombreuses couronnes sont portées sur les tombes, un service a lieu à 9 heures à l'église,

et à 11 heures inauguration. Il n'y a pas de cortège, les invités civils ainsi que de nombreux chefs venus pour la circonstance s'y rendent individuellement. Cinq discours sont prononcés, un par M. le doyen, un autre par M. Picard qui reçoit les félicitations des autorités supérieures, un 3ème par un général et les 4ème et 5ème par un prêtre et un pasteur allemands. Il n'y a pas de chant, la musique y assiste, on tire 3 salves et c'est tout. Des délégations de soldats et de chefs décorés, des régiments ayant pris part à la bataille du Cateau sont amenés dans des autobus et prennent part à la cérémonie, à midi tout est terminé.

Il va encore nous arriver de nouvelles troupes, les gendarmes qui accompagnent toujours l'état-major cherchent des logements et il arrive déjà des voitures remplies de matériel pour une nouvelle installation. D'ailleurs nous en aurons toujours, notre ville est désignée comme étape de repos pour les troupes venant du front. Il y a encore un grand mouvement d'autos. L'après midi et le soir c'est un roulement continu de canon et par moment s'y joint le bruit de bombes en même temps qu'éclate un orage et que le tonnerre se fait entendre. Dans tous ces bruits on ne distingue plus de quoi ils proviennent.

27-28 août : L'Italie déclare la guerre à l'Allemagne. Le canon roule sans discontinuer.

29 août : La Roumanie déclare la guerre à l'Autriche et l'Allemagne déclare la guerre à la Roumanie, ça se complique de plus en plus, on n'attend plus que la Grèce. Il se passe en ce moment une bataille formidable dans la Somme, nuit et jour le canon fait trembler nos fenêtres et nos portes et cela sans aucun arrêt.

30-31 août : La bataille a cessé et d'après ce qu'on nous dit, les Anglais ont encore gagné un peu de terrain.

1er septembre : Grand mouvement de troupes, il y a des soldats qui viennent loger, d'autres ne font que traverser la ville et vont se reposer plus loin, tous paraissent bien fatigués. D'autres retournent vers Cambrai et vont remplacer ceux qui viennent en repos, on n'entend plus que musiques, tambours et fifres et roulements de voitures. On dit que les Roumains ont déjà pris 3 villes importantes aux Autrichiens.

2 septembre : Le canon se fait entendre à nouveau pendant la nuit jusque vers dix heures du matin, et il recommence à 4 heures et toute la soirée.

3 septembre : Redire que nous entendons le canon c'est toujours la même chose mais jamais nous ne l'avons entendu aussi fort qu'aujourd'hui ; portes et fenêtres, tout tremblait et cela toute la journée et le soir malgré un gros orage il continue avec la même violence. Les Allemands réquisitionnent des voitures de luxe et de belles petites voiturettes en pitchpin verni. Pendant des heures entières il passe des voitures de tous modèles venant du front, une personne qui s'est amusée à les compter me dit qu'il y en avait 566, c'est déjà un beau défilé. On dit que le roi de Grèce aurait abdiqué et que les Autrichiens, afin de restreindre leur front, auraient abandonné la Transylvanie.

4 septembre : Très peu de mouvement, les Allemands font presser la rentrée des récoltes, mais il pleut tous les jours et le grain ne rend pas à beaucoup près ce qu'il rendait l'année dernière,, il paraît que la situation est la même en Allemagne, alors gare à la disette.

5 septembre : Très mauvais temps qui empêche les opérations. On annonce un gros succès français remporté dans la Somme, c'est cette bataille que nous entendions. On parle aussi d'un nouvel ultimatum lancé par l'Angleterre à la Hollande.

6 septembre : Le succès français se confirme, on parle d'une avance de 8 kilomètres, d'un grand nombre de prisonniers, de nombreux canons et mitrailleuses pris. On renvoie les enfants des écoles, pourquoi ? Nous ne le savons pas. A trois heures nous entendons des moteurs d'aéroplanes anglais en même temps que le tic-tac des mitrailleuses, un combat d'aéroplanes sans doute. Pas de bruit de canon, on respire. On réquisitionne du monde dans les communes pour aller faire la moisson, les récalcitrants sont amenés rue Cuvier et emprisonnés. C'est le système. Un cultivateur devait livrer un mouton pour une heure fixe, le domestique s'étant laissé mettre en retard a conduit la bête une 1/2 heure après. Son patron s'est vu, pour ce retard, infliger une amende de 2 400 marks ou 3 000 francs qu'il a dû payer. Un autre domestique du même cultivateur ayant battu un peu d'orge pour son usage personnel, ce fut encore une amende de 100 marks pour son patron et c'est ainsi que vont les choses, cette amende de 100 marks n'étant pas payée quelques jours après, un gendarme est arrivé à la ferme, est allé droit aux écuries et a emmené une vache quand le fermier s'est présenté et a dû promettre le paiement de l'amende une 1/2 heure après.

7 septembre : Les otages reçoivent l'ordre de défendre dans leurs communes l'arrachage des pommes de terre sans autorisation. On emprisonne à nouveau les pères des jeunes gens qui, devant travailler pour les Allemands, se sont enfuis et n'ont pas reparu ou se sont cachés. A six heures on convoque des jeunes gens et des jeunes filles pour se trouver demain à 7 heures du matin sur la Place Verte et de là être conduits dans les champs pour y faire la moisson. Cette mesure excite encore bien des jalousies, les jeunes filles convoquées se demandent pourquoi elles plutôt que d'autres.

8 septembre : On fait une criée pour que toutes les brouettes et voitures à bras soient conduites à midi sur la Place Verte, on crie encore très fort car dans beaucoup de petits ménages, on se sert de la brouette tous les jours et maintenant plus que jamais pour rentrer les légumes, pour le charbon, etc.

Maintenant il va falloir se restreindre pour la consommation du lait. Les Allemands exigent qu'une grande partie du lait soit conduite, soit à la laiterie de Basuel, soit aux lazarets. Que vont encore devenir les vieillards et les enfants ? Si cette guerre ne finit pas bientôt, l'avenir nous apparaît bien sombre, car si c'est par la famine qu'on veut forcer nos ennemis à rendre gorge, il est bien évident que nous en ressentirons avant eux et que nous souffrirons de toutes les réquisitions qui seront faites.

9 septembre : Il passe des troupes depuis hier, et on n'entend plus le canon, il est probable qu'un nouveau coup se prépare. On enterre un Allemand tué chez Flaba par l'explosion d'un bidon de benzine. On pose des affiches interdisant l'arrachage des pommes de terre, cet ordre avait été donné, mais n'a pas été respecté.

Il ne fait pas bon de trainer dans les champs, un passeur protestant qui cherchait un peu d'herbe pour ses lapins a été, malgré son laissez-passer, appréhendé par un gendarme et conduit dans un champ pour y faire la moisson sous la surveillance d'autres Allemands, nous nous en rappellerons de l'occupation ! Le soir, 22 autos amènent au Cateau, pour y séjourner, des troupes venant directement du front. Ces hommes sont remplis de poussière, leurs visages sont aussi gris que leurs vêtements.

10 septembre : Ce matin on a été cueillir au saut du lit un pauvre jeune anglais qui était parvenu à rester caché dans une maison particulière depuis le jour de la bataille du Cateau et cela malgré

les affiches menaçant des peines les plus sévères les soldats et ceux qui les hebergeaient. Ce jeune homme logeait chez une dame Baudhuin, rue Louis Carlier, et au moyen de vêtements de fille avait réussi à échapper aux diverses perquisitions. On suppose une lâche dénonciation. Que va-t-il advenir de lui et de la femme qui a su résister aux plus terribles menaces ?

11 au 13 septembre : C'est toujours le même mouvement ^{de} troupes, arrivées et départs, beaucoup de voitures reviennent du front et d'autres y retournent, c'est toujours la même chose, on n'y fait plus attention.

14 septembre : Nous n'avons pas dormi cette nuit tant nous entendions le canon, il continue à tonner toute la journée mais on l'entend moins.

15 septembre : Après midi, vers 3 heures, on jette des bombes en quantité du côté de la ligne Busigny Cambrai, on entend les coups secs produits par ces projectiles. Un jeune prisonnier civil du Cateau vient d'être tué à Crèvecœur par une bombe, il paraît qu'il y en a d'autres qui sont blessés. Que cette guerre est longue et comment en sortirons nous ? Il est des moments comme celui que nous traversons où on se laisse aller au découragement, car nous ne voyons pas bien comment pourra se terminer cette terrible affaire et si nous n'avons pu en sortir cette année comment en sera-t-il pour l'avenir ?

16 septembre : Il passe encore des avions anglais et nous entendons les bombes le soir un combat d'aéroplanes se passe dans le lointain.

17 septembre : Grand mouvement de troupes qui se rendent dans la Somme, on dit que les Anglais et les Français avancent, les postes, la musique et des employés de commandantur s'en vont, un convoi de voitures stationne depuis avant-hier au boulevard Paturle. On fait déménager le directeur des écoles laïques de garçons et les locaux de ces écoles vont être aménagés pour y mettre des blessés. On reprend courage car on nous dit que dans la Somme les tranchées vont être conquises et que les Allemands vont se trouver en rase campagne. Le canon a tonné toute la nuit dernière et il ne cesse pas de la journée.

18-21 septembre : Pendant ces jours c'est un va et vient continuel de troupes de voitures de caissons, nuit et jour il en passe.

22 septembre : Ce matin à 4h1/4 alors que le canon tonne dans la Somme, nous sommes éveillés par deux détonations qui, dans le silen-

-ce de la nuit, nous paraissent formidables, une troisième détona-
-tion moins forte éclate peu après. En un clin d'oeil tout le monde
est aux fenêtres, on s'interroge et on ne sait rien, les Allemands
qui logent en ville sont sur pied et au jour nous apprenons que
ces explosions sont dues à des bombes lancées par un aéroplane,
les deux premières à la gare et la troisième plus loin, on nous
dit qu'il y a trois Allemands blessés.

23 et 24 septembre : Les combats dans la Somme ont encore repris
avec un bruit continu d'artillerie et les mouvements de troupes
continuent. Les soldats passent en petits paquets, une ou deux
compagnies, il est bien rare qu'il y en ait davantage et les passa-
-ges se renouvellent fréquemment, ce sont des fifres, ce sont des
tambours et quelquefois une musique, tout cela se confond avec
les moteurs des autos et parfois des aéros, le bruit des voitures
et des caissons, le roulement des trains et le grondement du canon.
Où est notre vie paisible ? Les habitants des grandes rues ne dor-
-ment plus car ce mouvement a aussi lieu par nuit que par jour,
et cette nuit à dix heures une musique jouait ses pas redoublés
les plus entraînants.

25 septembre : Cette nuit et ce matin le canon fait tout trembler
et à midi les canons placés autour de la ville tirent sur deux
aéroplanes qui passent, nous voyons les petites boules de fumée
produites par l'explosion des projectiles, aucun d'eux n'est at-
-teint ; ils sont repassés à 8 heures du soir alors qu'il faisait
déjà nuit. A cette heure on n'entend que chanter dans les rues
de la ville, ce sont des troupes qui vont à la gare.

26 septembre : Nous n'avions pas encore vu pareil mouvement de
troupes qui arrivent de tous côtés et se dirigent vers la gare.
Les champs aux environs de la gare et descendant vers la sucrerie
sont remplis de soldats attendant des trains qui se succèdent à
de courts intervalles, aussitôt arrivés ils sont remplis et sont
dirigés sur le front de la Somme où le combat continue acharné.
Tous ces hommes chantent et ils ont la mort dans l'âme, il faut
les voir lorsque l'ordre de départ arrive à quel point ils sont
démoralisés, ils ne tiennent plus à rien, et en préparant leurs
sacs, ils répètent partout " Malheur la guerre, nous capoutes ",
c'est le réveil du condamné à mort. Un soldat que nous logions
recevait à 4 heures l'ordre de partir à 5 heures. Je crois que
si nous ne l'avions aidé à ramasser ses ustensiles, il n'y serait

pas parvenu tant son trouble était grand, un autre était à la maison depuis une heure quand il reçut l'ordre de partir. Il doit se passer quelque chose de sérieux dans la Somme.

27 septembre : Les mouvements continuent et la bataille aussi, presque toutes les troupes sont parties. L'Anglais qui a été pris il y a quelques temps au Cateau est condamné à 15 ans de prison et la femme qui l'avait caché à 5 ans.

28 septembre : Ce matin on apprend que les Anglais et les Français ont fait de sérieux progrès dans la Somme ; plusieurs communes ont été reprises dont Combles. Dans cette ville que les Allemands croyaient imprenable, il y avait beaucoup de munitions, d'armes, d'approvisionnements de toutes sortes, on y a aussi trouvé beaucoup de cadavres d'Allemands. Le mouvement en avant continue, il passe encore en gare des trains d'émigrés. On a l'espoir maintenant que nous serons délivrés avant l'hiver, puisse cet espoir se réaliser.

29 septembre : Les Français et Anglais sont à 4/5 kilomètres de Bapaume, sur un certain point à 13 kilomètres de Cambrai et encore plus près, je crois, de St Quentin. A vol d'oiseau ils sont à 42 kilomètres de chez nous. Tout le monde a de l'espoir et devient optimiste. Nous apprenons qu'on va organiser un nouveau convoi d'émigrés pour rentrer en France. Le prix du voyage est de 40 marks ou 50 francs. Au grand mouvement a succédé un grand calme.

30 septembre : Ce matin une criée est faite pour que toutes les voitures soient conduites demain, à 8 heures, sur la Place Verte, et que la taxe pour les chiens soit payée sans retard. Il est arrivé 60 gendarmes et un état major, ce qui fait présager que les troupes vont venir loger.

On rétablit, à partir de minuit, l'heure ordinaire tout en conservant toujours l'écart d'une heure entre notre heure et l'heure allemande. Beaucoup de jeunes femmes dont les maris sont partis à la guerre, fatiguées de la longue attente et craignant encore de nouveaux combats au moment du recul, se font inscrire pour partir par les trains des émigrés en formation mais le plus grand nombre espérant bientôt être délivré attend résolument, n'ayant qu'une peur c'est qu'on nous oblige à émigrer.

Les pommes de terre sont réquisitionnées partout et il est défendu d'en transporter, aussi tout le monde cherche à en avoir en fraude car c'est un aliment de première nécessité, plusieurs personnes en transportant ont été prises et condamnées. Que va-

t-on faire si on nous supprime la pomme de terre ? Le charbon non plus n'arrive pas, nous n'avons plus non plus de carbure, on s'éclairait le soir avec des récipients dans lesquels on fait tremper une mèche dans du saindoux. Le saindoux fourni par le comité américain, remplace le beurre dans la cuisine et même pour manger en tartines, en le faisant fondre, il remplace l'huile dans la salade et maintenant il sert à nous éclairer. On devient ingénieux pendant la guerre et pas difficile du tout. On l'emploie encore en pommade et aussi pour frictionner les douleurs et il sert encore à fabriquer du savon.

1er au 4 octobre : Depuis le début de la guerre nous n'avions pas encore vu tant de soldats que maintenant. Hier, 3 octobre, c'était un grouillement dans tous les quartiers et les communes environnantes en regorgent. Il y avait trois ou quatre états major pour la première fois, nous logeons un capitaine décoré qui commande une section de mitrailleurs et aujourd'hui la ville se vide peu à peu, mais combien tous ces hommes qui reviennent de la Somme sont fatigués nous en voyons arriver qui se trainent au moyen de deux bétons et le canon tonne encore sans discontinuer d'une façon épouvantable dans cette fameuse bataille de la Somme. Tous ceux qui en reviennent disent que depuis le début de la campagne nous avons eu des combats terribles, mais qu'ils n'étaient rien en comparaison de ce qui se passe en ce moment entre Chaulnes et Bapaume.

5 octobre : Il passe pour s'embarquer à la gare un convoi de voitures d'ambulance qui s'élève bien à 300. La canonnade continue dans la Somme. Nous voyons aussi 500 hommes qui se dirigent vers le lieu du combat, qui marchent les uns aidés d'un bâton, les sacs sont en voiture.

6 octobre : Le ravitaillement de St Quentin vient au Cateau, on fait débarrasser la maison Bachelet sur la grand'Place en vue de cette installation. Depuis 11 heures jusque 2 heures c'est un défilé ininterrompu de caissons et de canons, ceux-ci en petite quantité, toute cette artillerie débouche de tous côtés, il en arrive par le faubourg de Cambrai qui, passant par le faubourg de Landrecies, se dirige sur Basuel, d'autres arrivent par le chemin de la sucrerie et viennent loger au Boulevard et faubourg de Cambrai. Tous les hommes, coiffés du casque que surmonte une boule au lieu de la pointe, ce qui est le signe distinctif de l'artillerie, sont déjà agés entre 30 et 40 et paraissent fatigués, ils viennent parait-

il du front. Depuis midi jusqu'au moment où nous nous couchons nous entendons la canonnade pareille à un roulement de tambour, c'est épouvantable et nous ne savons rien de ce qui se passe si près de nous. L'après midi un aéroplane anglais ou français survole notre ville pendant plus d'une heure allant et venant et observant tout ce qui se passe, les artilleurs le regarde avec anxiété et à la gare le clairon sonne pour que tous les hommes se terrent car il y a un souterrain construit pour la circonstance et où tous les Allemands se réfugient lorsque nos aéroplanes sont signalés. Notre gare étant un centre de ravitaillement et d'embarquement, nous ne serions pas surpris si elle était bombardée à nouveau.

7 octobre : Le canon a cessé un peu de faire entendre dans la nuit mais à 4 heures du matin et malgré la pluie, il recommence à nouveau et dans la matinée au moment où nous écrivons, cela devient effrayant et inquiétant, tout tremble et nous nous demandons avec crainte si nous ne serons pas obligés d'évacuer. C'est la chose la plus redoutée par tous les catésiens. Enfin reprenons courage et espérons voir bientôt la fin de nos maux. Vers le soir le bruit du canon cesse peu à peu ou du moins paraît s'éloigner.

8 octobre : Dans la nuit nous entendons encore le canon, il cesse le matin jusque 2 heures et alors la danse recommence. Ce matin il passe encore beaucoup de troupes qui prennent le chemin de Mont-tay, nous voyons aussi des trains chargés allant dans la direction de Valenciennes. Des gendarmes cherchent encore des logements pour leurs collègues, donc qui dit gendarmes dit état-major et troupes. Nous ne sommes pas longtemps tranquilles.

9 au 13 octobre : Les gendarmes sont arrivés depuis quelques jours et les troupes ne sont pas encore venues. Beaucoup d'artillerie traverse en ce moment notre ville et le canon cesse rarement, sans toutefois donner de grands résultats. Encore une fois on redevient pessimiste. Des soldats passent dans les estaminets et prennent, sans que les débitants aient rien à dire, des tables, des chaises, des verres, c'est pour monter, soit un casino, ou un lazaret, aux cabaretiers qui protestent on leur répond qu'on leur rendra après la guerre. Le sous chef de gare qui venait de chercher un gigot au village a été pris en route, on lui a confisqué son gigot et il est condamné à 60 marks d'amende. Et le fermier qui est sensé l'avoir vendu à 100 marks. La femme Baudhuin et son anglais sont partis en Allemagne pour y purger leurs peines. L'ordre est donné

pour que tous les chevaux d'un même pays soient réunis dans un même local et tous ceux qui auront besoin de chevaux devront se rendre le matin à l'écurie commune qui est au Cateau celle de Mme Danjou, où un Allemand leur remettra les chevaux qu'il jugera nécessaires, non pas leurs chevaux, mais n'importe lesquels.

On commence à arracher les pommes de terre que la municipalité a fait planter en vue des besoins de la population. On parle aussi d'un projet de chemin de fer et d'un quai d'embarquement et de débarquement et que les Allemands doivent entreprendre sur la ligne de Valenciennes, nous ne connaissons encore rien de positif à ce sujet.

14 octobre : Nous voyons traversant notre ville et se dirigeant sur Montay environ 150 prisonniers russes qui nous saluent au passage. Le canon roule toujours.

15 octobre : La bataille est encore acharnée aujourd'hui, le canon fait encore tout trembler. Les Russes que nous avons vus hier sont allés jusque Forest et sont revenus coucher à la salle des fêtes où ce matin tout le monde leur porte du pain, des pommes, du beurre, des oeufs etc. Malgré le manque de vivres, en échange de quoi ils remettent des bagues fabriquées avec des balles ou des débris d'obus ou des oiseaux en bois faits au couteau et qui sont très bien, ces russes travaillent très bien le bois. L'après midi ils regagnent la gare, il paraît que ceux qui les conduisent se sont trompés et que ce n'est pas à Forest ici qu'ils devaient venir. On parle encore d'évacuer la banque de France à nouveau.

16 octobre : Le canon ne se fait plus entendre et toute la journée, il passe des troupes et du matériel même des canons qui se dirigent sur Landrecies, on se demande comment il se fait que tant d'artillerie se dirige sur Maubeuge. A midi il est déjà passé deux musiques et des régiments réduits. Au premier pont il en est d'autres qui prennent la route de Montay, c'est à dire la chaussée Brunehaut.

17-18 octobre : Le mouvement de troupes continue, toutes viennent du front où pourtant on se bat encore ferme et se dirigent soit à pied, soit en chemin de fer sur Maubeuge, nuit et jour il en passe et de tous côtés à la fois.

20 octobre : A 3 heures passe une escadrille soit anglaise soit française de 9 avions, le canon qui se trouve propriété Maréchal route de Basuel, les bombarde sans résultat. Une affiche apposée en ville demande pour la Kommandantur 1 500 hommes pour des travaux

à faire sur les lignes de chemin de fer ; ces hommes seraient payés 3 ou 4 marks selon leurs aptitudes, dans le cas où ce chiffre ne serait pas atteint par l'inscription, ces hommes seraient désignés d'office dans ceux de 17 à 55 ans et travailleraient pour un salaire minime.

21 octobre : Le directeur de la Maison D'Halluin est prié de quitter sa demeure en abandonnant son mobilier et son linge.

22 octobre : Une colonne de prisonniers civils s'arrête au Cateau faubourg de Cambrai, ils sont très nombreux et sont littéralement épuisés de fatigue et de faim, il paraît qu'ils ont refusé de travailler pour les Allemands et que depuis deux jours on les a fait marcher sans leur donner à manger. Aussi la population s'empresse-t-elle de leur porter du pain, des pommes, de la bière et tout ce dont on dispose encore, malgré le rationnement.

23 au 28 octobre : Les prisonniers ci-dessus sont environ mille et logés à l'usine D'Halluin, c'est pour les faire travailler sur la ligne de Valenciennes où on se propose de poser une deuxième voie, qu'on les a fait venir, mais jusqu'à présent ils se rendent au travail mais ne font pas grand-chose, on les promène parfois dans la ville sous la conduite d'Allemands pour que les habitants puissent leur donner ce qu'ils peuvent.

29 octobre : Tous les prisonniers civils revenus d'Allemagne ainsi que trois classes de jeunes gens sont convoqués pour se présenter sur la Place Verte. Dans ces hommes on reprend tous ceux qui ont été en Allemagne et un certain nombre d'autres pour arriver au chiffre de 400, c'est le commencement de la levée d'hommes parce qu'on n'a pas répondu à l'appel des 1 500 hommes. On fait une criée convoquant pour demain à la gendarmerie, tous les jeunes gens de la classe 1918, c'est à dire ceux qui doivent avoir 18 ans dans l'année.

30 octobre : Dans les jeunes gens de 18 ans on fait une nouvelle levée. On parle d'évacuer l'asile St Charles rue du Maréchal Mortier. Les mouvements de troupes continuent, les villages environnants en sont remplis et nous en logeons encore depuis 5 jours, nous apprenons que ceux-ci s'en vont demain matin sur le front dans la Somme où le canon continue toujours de tonner. On nous annonce une nouvelle victoire des troupes françaises sur Verdun, où nous aurions repris presque entièrement le terrain perdu cette année. On commence à démonter, route de Basuel, le pont de la ligne de Valenciennes.

31 octobre : Le vent qui souffle en tempête nous apporte le bruit d'une terrible canonnade dans la Somme, les soldats qui logent chez nous ne partent que demain en auto à Marcoing.

1er novembre : Jour de Toussaint, nous entendons encore dans la Somme la canonnade comme nous l'entendions il y a deux ans à pareil jour à Arras. Les troupes partent, les soldats sont tellement tristes qu'ils ne peuvent que répéter " Malheur, la guerre ", ils ne peuvent avaler un morceau de pain, ils sentent qu'on les mène à la boucherie. Il passe encore beaucoup de troupes et de voitures dont beaucoup sont chargées de mobiliers de toutes sortes.

2 au 5 novembre : Depuis une dizaine de jours, nuit et jour le canon tonne sans interruption, c'est un roulement continu et effrayant. Les mouvements de troupes continuent, la ville est toujours sillonnée de voitures, d'autos, de canons, de caissons et d'hommes. Il en passe qui sont remplis de terre des pieds à la tête. On convoque à un appel tous les hommes de 15 à 60 ans, ceux qui sont malades peuvent faire valoir leur cas et passent au conseil de révision. Aujourd'hui, 5 novembre, c'est le tour des catésiens, on se présente à la gendarmerie de 7h à 9h1/2 pour les lettres A à K et à 9h1/2 pour les lettres L à Z. Cet appel représente 1200 hommes et le nombre des réclamants est grand, chacun cherchant à éviter la convocation qui va suivre pour aller travailler on ne sait où. Je suis de ceux qui passent le conseil et mon cas est jugé assez sérieux pour être réformé, mais beaucoup d'autres qui passent sont reconnus bons pour le service. La visite se passe en présence de deux majors qui examinent séparément les hommes qui sont nus jusqu'à la ceinture et des Allemands font presser le déshabilage et le rhabillage des postulants, après quoi on trace sur la carte d'identité un signe au crayon rouge qui indique que la demande est rejetée, ou la mention " réformé " au crayon noir. Il a fallu toute la journée pour passer cette révision. Dans 6 ou 7 communes où le même travail a été fait il y a quelques jours, on a convoqué hier pour aujourd'hui 464 hommes qui devaient se trouver à Basuel ce matin avec linge, chaussures, couverture etc. Dans ce nombre il est des gamins de 15 ans comme on y trouve des hommes de 59 ans qui s'en vont où on les conduira pour exécuter les travaux qui leur seront commandés et on attend pour demain ou après demain, un appel très important dans notre ville, aussi l'anxiété est grande et beaucoup préparent leurs paquets. Nous

ne sommes pas encore au bout de nos peines car nous voyons des hommes presque infirmes qui n'ont pas pu se faire réformer.

6 novembre : On prépare dans la journée les convocations pour 430 hommes et comme on apprend que ceux d'Inchy ne se sont pas rendus, on augmente le nombre des catésiens de 130. C'est donc environ 600 convocations qu'on commence à distribuer à 8h du soir dans tous les quartiers de la ville. On réveille les hommes pour leur remettre leurs convocations qui invitent à se trouver le lendemain à 9 heures du matin sur la Place Verte avec tout ce qui est nécessaire pour le départ.

Fort avant dans la soirée de 10 à 11 heures toutes les portes et les fenêtres sont secouées par des explosions qui se produisent, beaucoup de personnes se sont levées pensant qu'on frappait dans leur porte.

7 novembre : On est levé de bonne heure dans tous les quartiers et dans bon nombre de maisons on ne s'est pas couché pour préparer le départ. On interroge pour savoir quels sont les hommes désignés par les Allemands, on constate malheureusement qu'il y a encore des jeunes gens qui vont à l'école et des hommes qui frisent la soixantaine et quel déchet, 600 hommes, que de pleurs, que de chagrins ; dans certaines maisons on a pris le père et le fils. Bref tout ce monde à neuf heures est réuni Place Verte par un temps de chien, dans tous les quartiers avoisinants ce n'est que femmes et enfants qui veulent voir jusqu'au bout les êtres qui leur sont chers, les gendarmes les poursuivent mais la curiosité les ramène. On fait l'appel et on renvoie tout de même chez eux les plus âgés ou ceux qui ont des cas particuliers très graves. Enfin à midi tous les sacs sont chargés dans cinq grands chariots à 4 chevaux et la colonne se met en route et depuis le matin le vent et la pluie font rage de sorte que tous ces pauvres diables sont déjà transis et on les conduit à pied jusque Bohain. Le défilé fait une impression pénible sur tous ceux qui assistent au départ et je suis remué jusqu'au fond en voyant ce triste cortège. Où les conduit-on ? Que va-t-on faire d'eux ? Et quel vide dans notre ville et dans les familles ! Il y a des riches et des pauvres, comme je l'ai dit des jeunes et des vieux, mais il y en a aussi qui sont déjà malades. L'un d'eux passant près de nous et au nez d'un gendarme, lance un cri retentissant de " Vive la France " c'est notre seule vengeance.

8 novembre : Nous apprenons que nos malheureux sont arrivés à Bohain à 4 heures et qu'ils y étaient attendus avec de grands feux pour les sécher et du café bien chaud. Ils ont été répartis moitié dans une usine et moitié dans l'hôtel de ville. Toute la journée c'est un défilé de nouvelles troupes se rendant dans la Somme, infanterie, cavalerie, voitures, autos etc. montent le faubourg de Cambrai. Des soldats doivent séjourner demain au Cateau. Nous apprenons que les déplacements d'air qui ont fait trembler portes et fenêtres dans la soirée du 6 ont été occasionnés par l'explosion d'un camp français de munitions que les Allemands ont fait sauter dans la direction d'Amiens à 20/25 kilomètres de cette ville.

On nous amène encore un sergent major ou fedwebel à loger.

9 au 14 novembre : Deux divisions logent en ce moment dans notre ville, aussi ne rencontre-t-on que des soldats et tous les après midi à 3 heures concert. Le mouvement de troupes est toujours grand. Les hommes qui nous ont quittés la semaine dernière pour Bohain doivent être à Momignies frontière de Belgique occupés à des travaux inconnus jusqu'ici. Du côté de Caudry et de Solesmes on va faire partir en Belgique les émigrés qui logent dans ces pays là pour laisser plus de place pour les troupes. Aujourd'hui on met une affiche disant que les habitants devront se réserver chez eux une seule chambre avec foyer ; les autres chambres doivent être tenues à la disposition des troupes de passage afin que les hommes n'aient pas froid comme dans les salles où ils ont logé jusqu'à présent et dans lesquelles il n'y a pas de foyer. Une chambre pour toute une famille c'est fort peu, enfin nous nous habituerons à tout. On rappelle également qu'il faut porter à la Kommandantur tous les appareils photographiques qu'on aurait négligé de rendre.

15-22 novembre : Rien de bien intéressant en ce moment, la ville présente toujours une grande animation en raison des troupes qui y séjournent, hier a commencé le départ et aujourd'hui il ne reste plus que fort peu de soldats. Depuis quelques jours la gare ne désemplit pas, on embarque sans cesse nuit et jour des troupes qui viennent probablement des environs et qui ne font que traverser la ville. On n'entend plus que rarement le canon et il faut laisser passer l'hiver avant de pouvoir encore espérer notre délivrance. Viendra-t-elle ? Nous pouvons en douter encore après toutes les alternatives par lesquelles nous avons passé depuis le début de la guerre. Espérons toujours !

23-30 novembre : Toujours les passages de troupes se succèdent,

nous sommes encore inondés de soldats venant du front. Il y a eu un incendie chez Lebègue route de Montay ; le tocsin a sonné et tout le monde était en émoi car on s'attend toujours à de graves évènements. Le commandant était là au début attendant les pompiers pour les voir à l'oeuvre. Nous pensons que le résultat n'a pas donné toute satisfaction car il doit y avoir prochainement manoeuvre ^{de} pompes, exercice qui a été commandé le lendemain de cet accident. L'évènement le plus grand de ces derniers jours est, qu'à partir d'aujourd'hui, toutes les communes au-delà de la chaussée Brunehaut vont faire partie de la 1ère armée, c'est à dire armée du front et toutes celles en-deçà de la chaussée feront partie de la 2ème armée, les communes qui sont à cheval sur la chaussée comme Maurois, Reumont et Montay seront comprises dans la 2ème armée, de sorte que ces communes sont complètement détachées du Cateau et comme ravitaillement et comme communication car il sera aussi difficile d'obtenir un laissez-passer pour les communes ci-dessus voire même Montay que pour aller dans les pays du front et à Cambrai. La situation est surtout inquiétante pour Montay et ses habitants qui, se considérant comme habitant un faubourg du Cateau, venaient chercher tout ce qu'ils avaient besoin au Cateau et se souciaient fort peu du commerce de leur pays. Il n'y a même pas de boulanger, le pain de Montay étant fabriqué chez un boulanger habitant la première maison faisant partie du Cateau. Que vont faire ces pauvres gens ? M. Glorieux faisant les fonctions de maire en est navré et tous ceux qui ont des jardins et des champs au-delà de la chaussée que vont-ils faire ?

ler au 7 décembre : Maintenant c'est le calme complet en ce qui concerne la bataille, on n'entend plus le canon, par exemple en ville c'est toujours le même mouvement de troupes allant et venant en chantant et faisant autour de notre ville des manoeuvres de tous genres. Nous sommes toujours logés. Il est question que la commune de Montay reste attachée à la commandanture du Cateau, mais jusqu'à présent rien n'est définitif.

Nous avons appris la mort de l'empereur d'Autriche mais cet évènement ne changera rien dans les affaires de guerre. On a pris encore des hommes dans toutes les communes pour aller travailler à Boué dans la forêt de Mormal à l'abattage et à l'équarrissage des arbres, ce qui se fait d'ailleurs dans tous les bois et dans toutes les forêts. On a réquisitionné aujourd'hui tous les veaux

au-dessus de 6 mois et on les a embarqués à la gare ; le nombre atteignait 1 500 environ. Que deviendrons-nous dans un avenir prochain si tous les élèves disparaissent ? Cet avenir nous apparaît bien sombre. D'ailleurs les nouvelles qui nous parviennent de Roumanie ne sont pas faites pour nous remonter le moral. Nous apprenons en effet que Bucharest, la capitale de la Roumanie, est tombée au pouvoir de l'ennemi. Cette chute était prévue depuis un moment car les troupes austro-allemandes avançaient à grands pas. Mais alors, où allons-nous ? Et comment en sortirons-nous ? On redevient de plus en plus pessimiste et l'on n'a pas tort car cet envahissement de la Roumanie va prolonger encore la guerre, ce pays renfermant de grandes quantités de grains et d'approvisionnements de toutes natures. Nous apprenons également la chute du Ministère anglais ce qui vient encore compliquer les difficultés et nous montre que l'accord parfait ne règne pas de l'autre côté de la Manche. Enfin prenons notre mal en patience, soyons philosophes et vivons une journée par jour. Il ne faut pas trop réfléchir dans de pareils moments où nous serions exposés à ne pas voir la fin de l'épreuve.

8 au 16 décembre : Le bruit court que le général Joffre démissionne, mais le lendemain on apprend qu'il est nommé directeur d'une commission technique et qu'il aura toujours son autorité sur les troupes. Cependant le général Nivelles est nommé général des armées du Nord et de l'Est et le général Sarrail prend le commandement des troupes en Orient. Le ministère en France est aussi remanié et M. Briand garde la présidence du conseil avec le général Lejaudoy comme ministre de la guerre. En Angleterre lord ^(Lloyd) Georges remplace lord Asquith démissionnaire. Après tous ces mouvements on apprend que l'empereur d'Allemagne propose la paix aux alliés, la joie fut grande parmi les Allemands mais cette joie fut de courte durée car on nous dit que les alliés ne veulent pas entendre parler d'une paix honteuse et M. Briand dans son discours à la Chambre dit qu'il ne peut être question de traiter avec un peuple qui est aux abois. L'Angleterre dit : " Nous n'avons pas demandé la guerre et nous ne voulons pas la paix ", de sorte qu'au printemps prochain la lutte va recommencer plus terrible que jamais.

Et maintenant voilà qu'à la suite du décès de l'empereur d'Autriche, une crise ministérielle éclate aussi dans ce pays, on sent que dans tous les pays les esprits sont surexcités et qu'on a hâte d'en finir.

Une partie des prisonniers partis il y a un mois soit environ 250, du Cateau et des communes sont revenus mais dans quel état, beaucoup malgré cette courte absence sont méconnaissables tant ils ont souffert de privations, plusieurs sont alêtés et il faudra un moment avant qu'ils puissent se remettre de cette affaire, ils n'avaient pas suffisamment à manger et la nourriture n'était pas saine, beaucoup ont mangé des glands ou autres choses pareilles, c'est navrant.

On annonce que le lazaret va bientôt nous quitter pour y installer quoi à la place ? Nous ne le savons pas, toujours est-il que les travaux en cours de route ont été brusquement arrêtés et beaucoup de choses décommandées.

On fait, à la gare, de grands travaux de raccordement avec la ligne de Valenciennes où on installe une deuxième voie, cette voie va sortir du pont de Guise et, passant dans le jardin du chef de gare, va traverser la route en face de la gare et passer à l'endroit où était l'installation électrique qui est démolie, une bascule qui se trouvait près de là est également démolie, enfin c'est un bouleversement général et ce sont des prisonniers civils qui sont occupés à ces travaux qui sont conduits par des civils venus d'Allemagne.

17-25 décembre : Le 17 nous apprenons que les Français viennent de remporter un succès à Verdun, le chiffre des prisonniers dépasse 11 000 et on a pris en plus un nombreux matériel. Ce qui prouve que les pourparlers pour la paix sont nuls et pourtant le président des Etats Unis consulte toutes les puissances belligérantes et veut connaître les desiderata de chacune d'elles afin de pouvoir se rendre compte s'il n'y aurait pas un moyen d'entente. Quel en sera le résultat, souhaitons qu'il aboutisse et nous apporte la fin de nos maux. Depuis qu'il est question de paix, le canon n'arrête plus de tonner dans la Somme comme pour donner un démenti aux nouvelles qui circulent.

Une compagnie de perquisitionneurs a de nouveau commencé à fouiller nos maisons de fond en comble et à nous prendre tout ce qui leur convient, linge, draps, vins, cuivre, etc. Subissons encore une fois le droit du plus fort et résignons nous, nous en verrons peut-être encore d'autres. Pour nous donner un réconfort moral, le comité de ravitaillement nous fait distribuer à chacun gratuitement, 100 grammes de desserts secs ! On convoque à nouveau

des hommes pour partir probablement rem^placer tous ceux qui étaient partis il y a environ un mois et qui sont revenus malades et mourants de faim, on redoute ces convocations car pour beaucoup ce sera la mort certaine, il y a déjà un certain nombre de malades.

Ce que nous craignons c'est de subir le contre coup du refus qui vient d'être fait, aux propositions de paix de l'empereur d'Allemagne.

26 décembre - 1er janvier 1917 : Les hommes convoqués ont été réunis salle des fêtes, il en est venu d'Avesnes, de Fourmies, c'est ici qu'avait lieu la concentration et ils sont partis le 27 en chantant la Marseillaise, lançant comme un défi aux Allemands qui les conduisaient. On va être obligé de déclarer le nombre de matelas que l'on a chez soi et il est probable qu'on va en réquisitionner. Les hommes travaillant à la battente^{batterie} et ceux qui travaillent à l'abattoir sont aussi convoqués avec linge et couverture pour partir travailler au dehors. Chez Brunet buvette de la gare, la salle de restaurant est réquisitionnée pour y faire une salle d'opérations pour les blessés, l'état nécessite cette mesure. L'asile St Charles rue du Maréchal Mortier est également réquisitionné, il faut chercher un autre local pour faire la classe aux bambins.

Nous arrivons à l'année 1917 ! Sera-ce l'année de la paix? Nous l'espérons et le souhaitons cette guerre n'a que trop duré. Ainsi que le veut la coutume allemande à minuit on a tiré des coups de feu mais les deux années précédentes nous n'avons pas entendu le vacarme épouvantable qui n'a cessé de nous tenir en éveil toute la nuit. Les deux années précédentes on a tiré des coups de fusils, ça durait 1/2 heure et c'était tout, mais cette nuit, les coups de bombe étaient si forts qu'ils ébranlaient les maisons et que les coups de fusils semblaient être des coups de fouets et cela jusque 4 heures du matin et avec cela ce n'était que chant et musique dans toutes les rues, des cris, des vociférations, une vraie mascarade, nous voyons passer un groupe à 1 heure du matin avec accordéons. Les instruments sont habillés de draps blancs tirés des lits probablement, les hommes suivent derrière en chantant, on entend le bruit de bouteilles cassées. C'est une orgie et ces hommes partent aujourd'hui 1er janvier pour le front, ils en ont reçu l'ordre hier après midi. ils veulent s'étourdir pour ne pas penser à leur malheur.

1917

A dix heures a lieu le départ, tous se ressentent de la nuit et sont encore fort échauffés. Aucun habitant n'a pu dormir.

2 au 8 janvier : On annonce la fermeture de tous les estaminets, cinq ou six peut-être seront autorisés à rester ouverts. On forme des trains pour émigrés pour rapatrier en France principalement les femmes et les enfants, les hommes de 15 à 60 ans ne sont pas autorisés à partir. Beaucoup de femmes dont les maris sont partis depuis le début se disposent à partir, on demande 2000 personnes pour la Kommandantur. Je ne sais pas si on atteindra ce chiffre.

Des jeunes filles allemandes sont arrivées pour le travail des bureaux dans la gare. On ramasse partout, particulièrement dans les brasseries, tous les tonneaux vides, d'ailleurs on prend tout.

La région d'Avesnes attend 5000 émigrés qui, dit-on, doivent venir de St Quentin ou des environs. Ici c'est autre chose, on dispose dans les maisons des communes des lits superposés pour permettre de coucher le plus d'hommes possible dans chaque maison, on s'attend à voir plus de soldats que nous n'en avons jamais vus. Un général doit venir s'installer au chateau de Mme Seydoux et faire, entre la partie occupée par lui et le lazaret, une séparation complète, on parle même de faire, à la grille, une deuxième entrée afin que les deux choses soient bien distinctes, en même temps on va débarrasser de grands ateliers au grand pré et faire une ouverture sur la rue pour loger les autos de l'état major. On croit pouvoir dire que d'ici peu de temps, nous aurons ici le quartier général comprenant cinq ou six états majors et que les grandes maisons seraient toutes prises par des officiers.

On fait un appel de tous les jeunes gens qui ont l'habitude d'y répondre et le soir de cet appel on convoque pour le lendemain tous les jeunes gens de 16 et 17 ans pour faire probablement un tirage et faire travailler à la confection des lits dont je parle plus haut tous ceux qu'il leur conviendra de prendre.

9 au 22 janvier : C'est en ce moment un grand calme, c'est probablement le calme qui précède la tempête, presque pas de mouvements de troupes, mais par contre on pousse activement tous les travaux en cours et particulièrement les lignes de chemin de fer. Des équipes se succèdent sans interruption, équipes de jour, équipes de nuit qui travaillent à la lueur de l'électricité. La ligne qui passe en four ^(face) de la gare avance à grands pas, d'ailleurs le temps

1917

est limité et les entrepreneurs doivent avoir fini pour une date déterminée, il en est de même de la courbe qui relie la ligne de Valenciennes à la grande ligne sans passer par la gare.

On installe, route de Guise, un champ d'aviation. Tout le matériel est arrivé et l'on fait déménager les gens qui demeurent dans les maisons situées au dessus du pont de Guise. Le 20 janvier, arrivent les premiers avions qui, après avoir évolué dans tous les sens au dessus de notre ville, vont atterrir à l'endroit désigné plus haut, nous allons donc voir tous les jours les mouvements de ces avions qui sont probablement installés si près de la gare pour donner la chasse à nos appareils qui pourraient venir menacer et entraver toutes les transactions qui vont s'y produire.

Les baraquements d'ambulance qui étaient installés au jardin public sont démontés et transportés dans le jardin de l'hôpital Paturle.

La fermeture des estaminets est chose faite, il n'en reste que six qui sont autorisés à rester ouverts. Il ne se passe pas de semaine si on enterre quelques prisonniers civils, jeunes gens d'environ vingt ans qui sont sortis de chez eux il y a peu de temps pleins de vie et de santé, et qui de froid, de misères, de privations surtout, sont venus trouver la mort en exécutant des travaux qui doivent retarder la marche des nôtres. Triste fin que nous ne pouvons que déplorer.

Les deux premiers trains emmenant les émigrés partent le 22, un le matin et un autre le soir, un autre train le 23 et le dernier le 28. Les trois premiers vont emporter vers la France environ 1500 personnes presque toutes femmes accompagnées de leurs enfants. On ne peut emporter que 300 frs en billets de banque et des bons communaux. Cet argent est remis à la Kommandantur, mis sous enveloppe en présence de l'intéressé et cette dernière cachetée à la cire rouge avec le cachet de la Kommandantur est remise entre vos mains, mais les cachets interdits à l'arrivée en Suisse. Cette enveloppe peut également contenir des livrets de caisse d'épargne, mais pas de titres, pas de valeurs, pas d'écrits, pas de photographies etc. On a droit à 35 kg de bagages et la moitié pour les enfants, on doit payer 4F85 pour ces bagages. Le rendez-vous a lieu à Port Arthur, la ville du départ, à 9 heures du matin pour passer la visite. La visite des bagages est faite par des soldats et la visite corporelle par des infirmières de la croix rouge afin

1917

d'éviter l'espionnage et le transport d'objets défendus. Le départ sera le 22 à 5h15 du matin et il fait un froid terrible. Qu'ils sont à plaindre ces pauvres gens et surtout les enfants qui partent la plupart volontairement, c'est vrai, mais avec l'espoir de jours meilleurs que de fatigues, les longues heures dans le train et peut-être la déception qui les attend au bout. A Landrecies les émigrés sont restés sur le quai de la gare exposés au froid, depuis 11 heures du soir, jusque 4 heures du matin. Que de souffrances durant cette terrible guerre.

23 janvier - 2 février : Période de calme, on n'entend pas grand chose mais on se prépare en silence. Tous les employés dans les lazarets, dans les gares, bureaux ou autres services, y compris les officiers, ont passé la visite pour partir au front, on va prendre tout ce qui peut tenir un fusil, on sent qu'on va jouer la dernière partie et que la lutte sera terrible. En attendant nous souffrons toujours de plus en plus et comme si ce n'était pas suffisant, l'hiver se fait sentir depuis quinze jours d'une façon terrible augmentant encore les souffrances des pauvres gens qui n'ont pas de quoi se chauffer, se vêtir et se nourrir. On ne voit que des émigrés venant de tous les coins du pays qui viennent se faire inscrire pour les nombreux trains qu'on organise pour la France, d'autres arrivent en bande pour attendre leurs trains qui doivent se former au Cateau. Dans toutes les rues ce ne sont que gens chargés de ballots, de paquets trainant derrière eux des enfants qui pleurent par ce froid terrible et dont une partie est hébergée chez les habitants qui ont bien voulu les prendre pour quelques jours. Au milieu de toutes ces gens, on voit des prisonniers civils qui, sac au dos, rentrent dans leurs familles ou s'en vont conduits par des Allemands, on voit aussi assez souvent des prisonniers russes. Tout ce tableau nous fait voir toutes les conséquences d'une guerre qui ne finit pas.

Le 1er février on aperçoit un dirigeable dans la direction nord et de grosses détonations nous font supposer qu'on le bombarde. Nous apprenons qu'à St Quentin on prend tous les matelas et toutes les oeuvres d'art en bronze, ici on perquisitionne par-ci par-là mais tous les jours. On n'y fait plus attention, comme quoi on s'habitue à tout.

3 au 13 février : Pendant cette période arrive la rupture des relations diplomatiques entre l'Allemagne et les Etats-Unis. Tant

pis pour nous si la guerre se déclare. Notre ravitaillement qui nous vient d'Amérique et sans lequel nous ne saurions vivre, serait de ce fait gravement compromis. Déjà le comité directeur a pris des mesures en vue de faire durer le plus longtemps possible notre approvisionnement et les rations tant en pain qu'en denrées de toutes natures sont réduites d'une façon sérieuse. Espérons que tout s'arrangera et qu'on pourra nous rétablir notre ration qui vient d'être modifiée, nous sommes déjà tellement amaigris qu'il ne resterait plus rien.

En vue de l'établissement du quartier général au Cateau, on bouleverse toute notre organisation. C'est ainsi que beaucoup de familles sont invitées à déménager et à laisser leurs maisons libres pour y installer, soit des officiers qui seront en grand nombre, soit des employés d'état major. On arrête toutes les écoles et on fait débarrasser tous les locaux, nous ne savons pas encore pour quoi faire. En tous cas, le tableau est très curieux, on ne voit dans les rues que mobiliers sur brouettes, sur camions, sur voitures, tout cela se croise dans tous les sens en même temps que les Allemands débarrassent des lazarets et amènent tout le matériel qui était emmagasiné à St Quentin. On peut dire qu'on amène ici tout ce qu'il y avait dans cette ville. D'ailleurs tout suit l'état major. Toutes les grandes maisons sont visées et il est des propriétaires qui ne peuvent emporter leur mobilier.

De nouveaux perquisitionneurs passent dans les maisons et ramassent tout ce qui est cuivre, bronze, voire même les les bronzes d'art, les pendules, les candélabres, les suspensions, tout en un mot. Tous les objets repris sont conduits chez Delcourte, Lafour, rue de la République et cassés immédiatement. On les paie à 1F le kilo. Il y a des oeuvres d'art qui n'ont pas de prix et qui sont ainsi sacrifiées. Doux régime que celui sous lequel nous vivons. Notre situation s'aggrave de plus en plus et l'avenir nous paraît bien sombre. Je ne saurais plus mentionner ici tous les détails de notre existence et de ce que nous voyons, les faits sont trop nombreux, ce qu'il y a de sûr c'est qu'ils dépassent tout ce que nous avons pu imaginer. Nous ne demandons plus qu'une chose c'est de conserver la vie, de tout le reste nous en avons fait le sacrifice ; mais cette chose si précieuse, pourrions-nous même la conserver ; il nous est permis d'en douter.

Du 14 à fin février : Nous ne saurions plus raconter par le même tout ce qui se passe ici, ce que nous pouvons dire c'est qu'on nous serre la vis de plus en plus. Maintenant on craint les bombes par aéroplanes, ordre est donné de voiler toutes les ouvertures afin que le soir on ne puisse du dehors apercevoir les lumières. Un contrevenant se voit condamné à 50 Marks d'amende. Dans une seule journée il a été appliqué 4 500 marks d'amende pour la Kommandantur. On continue de préparer téléphone et télégraphe pour état major dans toutes les rues on dresse des poteaux et dans certains quartiers des deux côtés de la rue. C'est une vaste toile d'araignée qui est posée au dessus de notre ville. De la maison Seydoux à la poste et à l'école laïque des filles, sont accrochés aux poteaux deux gros tuyaux de plomb contenant chacun 25 fils. Les expulsions des maisons continuent, on déménage, on déménage toujours. Il arrive des officiers, des soldats de la croix rouge, beaucoup de schwester. On continue à prendre les bronzes, les cuivres, on démolit les métiers des usines pour avoir le peu de cuivre qu'il y a à l'intérieur, l'industrie va être ruinée. On invite tous les hommes de 17 à 55 ans à répondre à un appel, le même jour, 80 convocations sont envoyées à des négociants, des patrons, des employés pour aller le lendemain, soit faire du terrassement, ou charger des briques ou autre chose ; plusieurs des convoqués sont sérieusement malades, tant pis, il n'y a pas à réclamer il faut marcher. Le lendemain 20 nouvelles convocations sont lancées, on se demande à qui le tour. On fait déménager les vieillards de l'hospice, on ne sait où les loger, les pauvres vieux pleurent, on va probablement les mettre à l'école libre rue Pasteur jusqu'au moment où il faudra qu'ils partent de là. Tous les jours il passe en gare des trains d'évacués qui viennent d'au delà de St Quentin et qu'on envoie sur Maubeuge et Haumont. On nous assure qu'on brûle les villages une fois l'évacuation terminée.

Aujourd'hui 26 février, il est passé beaucoup d'artillerie avec de gros canons.

Nous logeons depuis quinze jours un lieutenant téléphoniste.

Du 1er au 15 mars : L'évacuation de St Quentin et des environs nous amène au Cateau un mouvement indescriptible. Nous avons reçu des évacués de St Quentin même qui occupent des logements devenus libres par le départ de beaucoup d'habitants de notre ville depuis le début de la guerre, et les préparatifs pour l'état major sont

d'une importance capitale. On continue à faire déménager tous les grands magasins, les grandes maisons pour y faire des installations de toutes natures, les maisons Aubas, Bachelet, la Grande Fabrique chez Coquier, etc. ont dû être vidées au plus tôt, on ne voit que déménagements, les fourgons autos sillonnent les rues et on amène ici une quantité innombrable de meubles qui viennent des maisons évacuées de St Quentin, tous ces meubles de grande valeur vont servir à orner les chambres des officiers dans tous les logements qui ont été choisis. Nous ne saurions plus décrire tout ce qui se passe ici, il faudrait des journaux entiers ; nous n'aurions jamais cru voir dans notre petite ville un pareil déploiement. Nous sommes fatigués de la guerre ; à toutes sortes de choses il y a des limites et nous ne voyons pas encore comment pourra se terminer ce terrible fléau. Ce que nous demandons surtout c'est qu'on ne nous oblige pas à évacuer, nous pensons que le front va se rapprocher de nous et nous ne sommes pas sans craintes pour l'avenir. C'est à devenir fou de tout ce que nous voyons et que nous pourrions peut-être un jour raconter de vive voix.

18 mars : Les avions français ou anglais viennent nous visiter au milieu des bombes qu'on leur lance au passage sans toutefois les atteindre. Ils viennent reconnaître l'emplacement de l'état major. Un projectile tue un civil à Wassigny.

19 mars au 25 mars : L'installation se fait de mieux en mieux pour l'état major et tous les officiers, on expulse presque tous les jours des personnes pour disposer des locaux pour magasins, coiffeurs, librairies, etc. Les Français nous rapprochent et s'avancent sur le terrain abandonné par les Allemands. Malheureusement tout a été détruit et St Quentin est bien menacé.

26 mars : 8 avions anglais viennent encore nous visiter et sont naturellement bombardés. Ils évoluent au dessus de notre ville comme si rien n'était et repartent dans la direction du front, des avions allemands les poursuivent et l'un de ces derniers tombe enflammé à St Souplet, l'aviateur est tué.

Nous voyons arriver les premiers prisonniers français depuis l'occupation. Nous n'avons pas encore vu les nouveaux vêtements ni les casques. Ils défilent crânement au nombre de 22 et la population se trouve sur leur passage. Ils ont été pris dans les environs de St Quentin.

29 mars : Aujourd'hui arrivent 4 Hindous faits prisonniers près

de St Quentin ainsi que 18 Français, tout cela est nouveau pour nous.

Aujourd'hui, enterrement de l'aviateur tué. On enterre d'ailleurs tous les jours, soit des Allemands, soit des prisonniers civils.

La municipalité fait préparer pour tous les prisonniers français qui arriveront dans notre ville une malette dans laquelle on a mis 1 chemise, 1 caleçon, 2 paires de chaussettes, 2 mouchoirs, 3 serviettes, du savon et un paquet de cigares. Pour nous qui sommes occupés depuis 30 mois c'est déjà pas mal.

1er au 15 avril : Enfin la grande offensive est prise et les Anglais bombardent depuis Lens - Arras jusque St Quentin, tandis que les Français opèrent de l'autre côté de cette ville qui est déjà fortement endommagée par les projectiles et qui est appelée à disparaître. Nous vivons au milieu d'explosions de tous genres, jour et nuit le canon tonne, les canons bombardent les avions qui, eux-mêmes, jettent des bombes et entre temps fenêtres et portes tremblent tant sont forts les déplacements d'air. Nous sommes au centre des opérations et beaucoup de troupes traversent toujours notre ville de même qu'il nous arrive tous les jours des prisonniers français et anglais et des blessés en grande quantité. C'est que le front se rapproche de nous et qu'à certains endroits nous n'en sommes séparés que de 20 kilomètres. Nous apprenons que les Français ont entrepris une offensive entre Vailly et Reims sur un front de 40 kilomètres, qu'ils se battent avec acharnement tel que les positions sont intenable et que le terrain se trouve nivelé par les feux d'artillerie. Jamais la lutte ne fut aussi terrible.

D'un autre côté, les Anglais ont anéanti deux divisions allemandes, fait 13 000 prisonniers et pris de nombreux canons, mitrailleuses et matériel de guerre, et cependant les Allemands escomptent la fin de la guerre à cause d'une conférence qui aurait lieu en ce moment à Stockholm entre socialistes allemands et socialistes russes.

La guerre qui vient d'être déclarée avec l'Amérique n'est pas pour nous rassurer au point de vue ravitaillement, beaucoup de navires sont coulés et il ne nous parvient que fort peu de choses. Déjà les rations sont très réduites et ne suffisent qu'imparfaitement à l'alimentation et si on y ajoute le manque de pommes de terre, il n'est pas surprenant que la faim se fasse sentir dans

beaucoup de familles.

Nous attendons toujours avec courage et résignation la fin de cette terrible guerre.

Un nouveau train d'émigrés est encore en formation, on ne laisse partir que les enfants au dessous de 14 ans, les femmes incapables de travailler et les vieillards au dessus de 60 ans. Quant aux hommes, il ne saurait en être question.

20 juin : Depuis 2 mois je n'ai pas touché à ce livre et nous en sommes toujours au même point, c'est à désespérer. On avait tant compté sur la bonne saison pour être enfin délivrés et les jours, les mois se passent sans apporter aucun changement à la situation, aussi le désappointement est grand et nous n'entendons plus parler que de projets de départ, d'autant plus qu'en ce moment on fait appel pour toutes les femmes et les jeunes filles de 17 à 45 ans, toutes celles qui ne peuvent justifier un emploi sérieux de leur temps seront embrigadées et occupées à toutes sortes de travaux mais surtout pour la culture, déjà des convocations ont été lancées et les femmes se réunissent sur la Place pour être conduites par des Allemands aux différents emplois qui leur sont assignés. Riches comme pauvres, aucune exception n'a été faite pour l'appel et l'on s'interroge tous les jours pour savoir si de nouvelles convocations sont lancées, on parle même, ce qui a été fait dans les environs, d'envoyer des femmes travailler au dehors. La surexcitation est grande et les jalousies se donnent libre cours. C'est la guerre partout.

Voilà bientôt trois ans que dure la guerre, c'est beaucoup trop long, aussi assistons nous à un spectacle écoeurant, beaucoup de femmes et non des moindres dans la haute société, surtout dans les évacuées de St Quentin, se donnent aux Allemands, tiennent même ménage avec eux et ne s'en cachent pas, ça leur semble maintenant tout naturel et le nombre s'accroît tous les jours. Que sera-ce maintenant si toutes les femmes vont travailler sous leurs directions et après cette terrible guerre, combien d'autres guerres quand les maris rentreront dans leurs foyers ? Nous ne saurions raconter en détail tout ce qui se passe ici, tous les jours de nouvelles installations sont faites par les Allemands, et les civils sont expulsés de leurs domiciles au fur et à mesure des nouveaux besoins. Nous recevons presque journellement la visite d'aéroplanes anglais ou français et nous assistons aux terribles canonnades

dirigées contre eux. Jusqu'à présent nous n'avons vu tomber qu'un seul qui était monté par deux officiers anglais, tous deux ont été tués dans la chute. On enterre beaucoup d'Allemands qui meurent ici dans nos lazarets et aussi malheureusement beaucoup de prisonniers civils, tous jeunes gens, partis de chez eux bien portants et qui sont conduits dans la tombe par la misère et les privations. Que sera-ce l'hiver prochain, nous n'osons pas y penser ? Et pourtant il faut s'y préparer car de la façon dont marchent les événements, nous n'avons rien à espérer maintenant et cependant au moment où j'écris le canon tonne fortement, mais nous y sommes habitués et n'y prenons plus garde, depuis trois ans c'est toujours la même ritournelle. On s'habitue à tout et nous sommes aguerris.

5 juillet : On apprend en ce moment moins de nouvelles qu'à l'hiver c'est relativement calme partout et l'été s'écoule sans changement. On enrôle toujours des femmes pour travailler, les unes vont aux champs, d'autres à la blanchisserie, pour lazarets, confections des sacs, travail pour téléphone, elles feront de tout.

Maintenant on ne vend plus de lait qu'aux vieillards, aux enfants et aux personnes reconnues malades par les médecins allemands, les intéressés ont des cartes spéciales. Il est défendu d'arracher des pommes de terre avant le mois d'août. Tous ceux qui ont plus d'un matelas en laine à chaque lit doivent les porter dans un lieu désigné par la Kommandantur sous peine de punitions sévères. C'est tout à fait charmant. On perquisitionne pour la 4ème fois pour les cuivres et on nous prend des poignées de serrure, des baguettes de rideaux, des dessus de moulin à café, des riens et on s'habitue à tout, on se demande tous les jours ce qu'on pourra bien nous prendre maintenant. Il est difficile de raconter tout ce qui se passe, il faut y être et vivre comme nous vivons pour connaître en ses détails les tristesses de la guerre.

6 juillet : Depuis ce matin on entend toujours les moteurs des avions. A deux heures, cinq Anglais ou Français viennent virer au dessus de l'état major AOK 2 et cela au milieu des projectiles lancés contre eux sans les atteindre et retournent vers St Quentin.

7 juillet : Trois semaines se sont encore écoulées depuis que j'ai écrit sur ce livre et la situation est toujours la même. On entend tous les jours le canon, on voit tous les jours des avions et quelquefois même des Anglais ou des Français traversant la mitraille dirigée contre eux et rien ne change. Nous allons entrer dans la quatrième année de guerre et nous ne savons pas quand ça

finira. Les perquisitions, les réquisitions continuent sans relâche et les ressources du pays s'épuisent, beaucoup de personnes ont faim et ne peuvent se rassasier aussi depuis quelques semaines il ne se passe pas une nuit sans qu'il ne se commette des vols dans les jardins placés au dehors de la ville. On attribue généralement ces vols aux Allemands mais pour être juste, nous devons reconnaître que les civils y prennent une large part. Que sera-ce à l'hiver si nous sommes encore ici ? L'avenir nous apparaît de plus en plus sombre, nous manquons d'abord de beaucoup de choses pour nous assurer une nourriture convenable et puis l'évacuation est là qui nous menace, car enfin quand notre contrée sera à sec, il faudra bien qu'on nous refoule plus loin. On va encore prendre toutes les bêtes jeunes autres que les vaches laitières, aujourd'hui on nous demande nos derniers matelas, il y a trois semaines on pouvait en garder un par lit, aujourd'hui plus rien, nous allons remplir nos toiles soit de paille ou de foin ou de copeaux ; il y a quelques jours les gamins des écoles ont été réquisitionnés pour aller, sous la conduite d'Allemands ou de gendarmes, visiter tous les jardins et cueillir dans des paniers tous les fruits mûrs, groseilles, cerises, framboises, etc. et nous assistons à ce triste spectacle et nous devons nous y prêter de bonne grâce. Qu'en dites-vous habitants du Midi et vous les Anglais qui ne verrez jamais un Allemand ?

Les nouvelles qui nous viennent de Russie sont loin de calmer nos inquiétudes et nombreuses sont les personnes qui se font inscrire pour profiter des premiers trains qui seront organisés pour le rapatriement des occupés. Depuis deux mois 1000 à 1200 personnes se sont fait inscrire et si tout ce monde s'en va, notre population qui dépassait 10 000 avant la guerre, sera réduite à 5500.

Les Allemands logés partout sont très corrects et on a rarement à se plaindre d'eux, ils se sont créés des relations, ils vous saluent au passage et il n'est plus rare de voir des soldats causer amicalement avec des civils, il est même beaucoup de familles où ils sont reçus en amis. Que voulez-vous, la guerre dure trop longtemps et on ne peut pas toujours, quand on habite sous le même toit, se regarder en chiens de faïence.

7 août : La grande offensive d'Ypres paraît arrêtée, les Russes ne font rien de bon et nous nous désolons. Les réquisitions pleuvent et nous y devenons insensibles, ainsi ce matin deux soldats accompa-

-gnés d'une vingtaine de gamins, sont encore venus pour les fruits mûrs ou à peu près. Ils pénètrent dans la maison, la traverse sans dire une parole et vont, accompagnés des gosses, dévaster les jardins, ils reviendront prochainement pour prendre à nouveau les fruits mûrs, ensuite on nous prendra nos provisions de légumes et ainsi de suite, nous nous habituons difficilement à ce régime et nous craignons surtout l'hiver dans ces conditions.

Oh ! Tant que durera la guerre, tant qu'on se verra ici séparé de l'autre partie de la France par ce mur vivant, infranchissable, une armée d'invasion, l'angoisse, la terreur seront de toutes les heures. Combien de temps encore ce cauchemar va-t-il durer?

15 août : Nous avons en ce moment une série d'orages, quelquefois deux ou trois dans la même journée accompagnés d'éclairs épouvantables et de pluies torrentielles et ce fracas s'enfle encore de la canonnade qui s'arrête rarement, nous nous demandons bien souvent est-ce l'orage, est-ce le canon ? Car on se bat encore beaucoup entre St Quentin et Cambrai. On a amené ici il y a quelques jours 130 prisonniers français faits à St Quentin, nos compatriotes paraissent en bonne forme. Le 12 août pour les conduire à la gare et les embarquer pour l'Allemagne, on les a promenés escortés de gendarmes et de soldats, baïonnette au canon dans les principales rues de la ville, on voulait nous faire voir cette prise importante.

Le canon tonne tous les jours et rien n'avance et nous nous trouvons toujours enfermés dans ce cercle de fer et de feu que pas une lettre, pas un journal français ne peuvent franchir. Quelle triste existence que celle que nous avons.

La vie devient de plus en plus difficile et conséquemment toutes les denrées sont chères. Une livre de beurre vaut maintenant de 6F à 7F50, la même quantité de viande vaut 3F75 et ces choses là se vendent en fraude et tout s'en suit. Quand on peut se procurer un peu de blé, on le moule deux, trois fois dans un moulin à café, on le passe ensuite et on obtient une farine qui nous aide un peu dans les moments où tout s'épuise. Nous avons aussi maintenant un produit que l'on nomme Mokaline et destiné à remplacer le café. Cette imitation se compose de café, de maïs et autres mélanges grillés qui nous font une boisson qui n'est pas très agréable au goût et qui ne vaut pas à beaucoup près notre café, mais c'est la guerre et nous prenons patience comptant toujours sur des jours meilleurs. Des bandes de gamins vont, sous la conduite de soldats,

couper des orties et les feuilles détachées et séchées servent de produit alimentaire tandis que les branches dépuouillées de leurs feuilles et séchées sont traitées pour en extraire les fibres qui serviront à faire des cordes et des tissus. On devient très ingénieux pendant la guerre.

18 août : Depuis ce matin, le canon tonne d'une façon inaccoutumée du côté de St Quentin. Le Catelet d'ailleurs, St Quentin est bombardé sérieusement depuis quelques jours, rien que dans la journée d'avant hier il y est tombé 4000 obus, la cathédrale est brûlée, ainsi qu'un grand nombre de maisons. Quel malheur ! Nous avons vu hier une trentaine de soldats français pris dans cette bagarre.

Dans la journée d'hier il est passé des avions français ou anglais qui ont été bombardés au passage ; la sirène installée en ville pour annoncer aux habitants et aux soldats leur approche, a fait entendre son gémissement plaintif, on doit dans ce cas descendre dans les caves, mais jusqu'à présent on néglige cette précaution et on sort au contraire dans la rue pour mieux les voir. A 11 heures du soir alors que tout le monde dormait, la sirène s'est fait entendre de nouveau et l'explosion des bombes réveillait toute la population, on voyait dans les airs éclater les projectiles tandis que les flots de lumière des projecteurs balayaient le ciel, mais rien pour notre ville. A 11 heures 1/2 alors qu'on venait de se recoucher, nouvel appel de la sirène, les avions sont passés mais tout est resté calme. C'est tout de même bien amusant la guerre.

1er septembre : Toutes les offensives prises depuis cet été n'ont pas donné ce qu'on en attendait et on continue à se battre tous les jours sans résultat appréciable et nous voilà en septembre, c'est à dire bientôt le 4ème hiver. Du train où ça marche, on se demande quand nous aurons la fin de cette épouvantable guerre. En attendant il ne se passe plus de semaine sans que nous n'ayons la visite des perquisitionneurs. Ils nous tombent sur le dos sans crier gare, font le tour de la maison, vont à la cave, au grenier, inscrivent sur leur carnet ce qui leur a convenu, ne disent pas une parole et s'en vont comme ils sont venus sans dire bonjour ni au revoir. Ils prennent le n° de la maison et le tour est joué ; quelque chose est réquisitionné, quoi ? nous ne le saurons que le jour où on viendra avec un camion ou une voiture l'enlever et cette visite se renouvelle souvent, c'est déjà la deuxième cette

semaine. Ils nous ont pris tous les fruits avant qu'ils soient mûrs, cette semaine il paraît que ce sont tous les sujets en imitation bronze, on parle aussi des draps, et après que nous prendrions, il faut s'attendre à tout en attendant le moment où il faudra tout abandonner et évacuer ce qui pourrait bien nous arriver cet hiver.

Tous les fruits réquisitionnés ici et partout dans les environs et même dans un assez large rayon sont amenés à la Malterie où 200 femmes et filles sont occupées à les peler et les couper, ces fruits sont ensuite séchés pour être utilisés plus tard. La moisson aussi bat son plein ; tous les soldats inoccupés et même les ordonnances des officiers et ils sont nombreux au Cateau, sont employés dans les champs ainsi qu'un grand nombre de civils hommes, femmes, jeunes filles et jeunes gens, on presse autant qu'on le peut la rentrée des récoltes et le battage est déjà commencé. Bien des hommes qui n'avaient jamais tenu une faux sont obligés de le faire et l'on voit aller dans les champs des couturières, des repasseuses, des rentrayeuses, etc. qui ne peuvent pas, pour faire ces travaux, exhiber les toilettes qu'elles portent en ville, c'est tout différent, nous en avons vu une hier qui avait des guêtres. De sorte que maintenant une grande partie de la population est occupée pour les Allemands.

On nous dit qu'à partir de ce jour, les arrivages de charbon vont être arrêtés, tant pis pour ceux qui n'ont pas fait leur provision.

5 septembre : On a enlevé les cloches de l'église, et dans l'usine Moguet, on casse les métiers pour ensuite les expédier. Pauvre pays, à quoi va-t-il être réduit ? Les perquisitions et réquisitions continuent tous les jours, on recherche maintenant l'aluminium, on se rend compte s'il ne reste plus de matelas, et on va prendre des draps, et c'est la série qui continue, nous n'avons jamais été ennuyés comme maintenant, en cherchant une chose on en trouve une autre et nous n'avons plus jamais l'esprit tranquille. Pour comble de malheur depuis deux nuits nous recevons la visite des avions et nous devons en hâte descendre à la cave afin d'éviter les accidents qui sont si souvent occasionnés par les projectiles. C'est ainsi que dans la nuit du 2 au 3 il y a eu de nombreux morts et blessés à Guise et la nuit suivante à Wassigny il y a eu 5 morts et une quinzaine de blessés. Hier soir et ce matin la sirène s'est

déjà fait entendre deux fois annonçant l'approche des avions, enfin jusqu'à présent Le Cateau est épargné mais nous avons tous les jours des craintes sérieuses. On nous annonce aujourd'hui la prise de Rêga par les Allemands, ça va de mal en pis. Il y a, route de Guise, un camp de représailles pour aviateurs. Tous les aviateurs faits prisonniers dans les environs sont amenés là en pleins champs, un à la fois et n'ont pour tout abri qu'une toile sous laquelle ils doivent s'enfiler en rampant et c'est tout. Deux sentinelles sont là empêchant de communiquer avec qui que ce soit, une jeune fille du Queuneletⁿ ayant voulu glisser un petit paquet, s'est vue amenée à la Kommandantur, condamnée à trois jours de prison et à une forte amende.

17 septembre : Les réquisitions continuent, c'est ainsi qu'on a pris une cloche à l'Eglise, on l'a découpée au chalumeau et deux à l'hotel de ville on a fait une ouverture dans le clocher au dessus de la balustrade qui domine le cadran et de cette hauteur on a jeté les cloches sur la Place. Des fils sont maintenant placés qui vont de la grosse boule au sommet du clocher de l'Eglise jusqu'à l'hotel de ville, nous ne savons pas encore à quoi serviront ces fils. On a aussi pris les instruments de musique, les timbales, les casques des pompiers, toutes les médailles, palmes et couronnes des sociétés, etc. et ce n'est pas fini. Sous le rapport de la tranquillité nous ne sommes pas mieux, nous vivons au milieu de détonations de toutes sortes. Le canon arrête rarement, le 15 à 3H1/2 une forte explosion s'est fait entendre, il paraît qu'un obus est tombé près du front de St Benin faisant un énorme trou. Hier 16, les avions sont venus plusieurs fois visiter notre ville, ils ont été mitraillés sérieusement à chaque fois nous devons descendre dans la cave pour être plus en sécurité. A dix heures du soir nouvel appel de la sirène, les avions étaient au dessus de nous et n'avaient pas été signalés aussitôt, vif bombardement par des canons autos qui tirent dans la ville, les explosions sont très fortes, les éclats d'obus et les shrapnels tombent de tous côtés puis quand on croit que tout est fini, nouveau bombardement, nouvelle visite à la cave et les coups tonnent effrayants, ce n'est plus une existence que celle que nous avons en ce moment, c'est que les accidents causés par les bombes et les tirs sur avions sont si fréquents et si terribles que nous ne sommes guère rassurés. Les victimes civiles sont très nombreuses.

25 octobre : Que dirai-je encore qui n'ait été dit ? C'est toujours la même chose, les ennuis ne nous manquent pas mais on ne peut raconter par le même tous les détails. De nouvelles perquisitions ont été faites et on a réquisitionné tout ce qui restait de matelas même ceux des officiers. Tout le monde a dû se faire photographier pour joindre le portrait de chaque personne à de nouvelles cartes d'identité, de cette façon plus moyen de faire la fraude et de se servir de la carte d'un ami. Toujours nous entendons le canon, mais depuis une quinzaine de jours nous sommes tranquilles au sujet des avions. Il n'en est pas de même dans certains pays des environs qui toujours sont menacés. Ainsi la semaine dernière deux wagons de munitions ont explosé en gare de Bohain et la secousse s'est fait sentir jusqu'ici où tout a été ébranlé. A Bohain outre les victimes il n'est plus resté de vitres aux fenêtres et même des personnes ont été culbutées dans leurs demeures. Nous avons assisté de loin à un combat d'avions dans lequel trois appareils sont tombés.

20 novembre : Nous ne parlerons plus des ennuis que nous subissons, ce serait toujours répéter la même chose, mais aujourd'hui à 4 heures, un ordre est arrivé consignant les troupes et les engageant à se tenir prêtes à partir en cas d'alarme. Que se passait-il ? Nous nous le demandions avec anxiété. Les permissions sont supprimées. Dans la soirée nous apprenons qu'un violent combat se livre entre St Quentin et Cambrai et que les Anglais ont avancé.

21 novembre : Toute la nuit les blessés arrivent et on attend toujours des ordres, une compagnie de téléphonistes part à Beaurevoir, d'autres arrivent ici prêts également à aller sur le front. Il passe des renforts, en canon, mitrailleuses. Il paraît que Cambrai est menacé, que les Anglais ont pu passer Marcoing et arriver à Masnières et Rumilly, mais qu'ils ont été repoussés de ces derniers pays. Le combat d'infanterie reste très ardent à Marcoing nous entendons un sourd roulement. Des prisonniers anglais arrivent couverts de boue et par la gare du Nord et le tramway, les blessés affluent. Le général Von Marwitz ne s'est pas couché et est resté en permanence au téléphone. La situation est grave, les Anglais ont failli percer.

22 novembre : Toute la nuit et encore maintenant les blessés arrivent sans discontinuer, aujourd'hui nous entendons bien le canon et les bombes ont salué notre réveil. Des avions passent venant

de l'est et se dirigeant sur Cambrai, le combat continue acharné. Graincourt et Marcoing restent aux mains des Anglais. Une trentaine de prisonniers sont encore amenés. Dans l'après midi une affiche annonce que Fontaine notre Dame est occupé par les Anglais, cette dernière localité se trouve à 4 kilomètres de Cambrai. On se bat tout autour de cette ville. Nous n'avons jamais vu arriver tant de blessés.

23 novembre : Les blessés arrivent toujours, il en a été de même toute la nuit. Nous venons de voir arriver 12 prisonniers anglais. Au moment où j'écris le canon tonne fortement, la lutte est vive autour de Cambrai et les habitants ne sont pas partis. Les journaux de ce matin annoncent également de violentes offensives sur Laon et sur St Quentin. Un grand mouvement règne ici.

24 novembre : Les blessés arrivent toujours par le Cambrésis et par le Nord; les transportables sont pansés et reconduits ensuite à la gare pour être expédiés plus loin. Le canon se fait encore entendre fortement toute la nuit et à sept heures du matin il a pris l'intensité d'un feu roulant, on dirait que nous sommes sur le passage de lourds chariots trainés sur les grès. A onze heures une violente explosion secoue les portes et les fenêtres. Des aéro-planes de combat passent et repassent sans cesse. Notre pensée est toujours à Cambrai et nous nous demandons comment doivent être les pauvres civils au milieu de cette fournaise, c'est épouvantable. Les Anglais ont attaqué avec des tanks en grande quantité et ont dû en perdre jusqu'à présent une trentaine.

25 novembre - décembre : L'attaque faite par les Anglais sur Cambrai avait donné quelques résultats qui ont dû être abandonnés ensuite, de grands renforts allemands étant arrivés. On s'y bat tous les jours car nous entendons la canonnade presque sans discontinuer de même qu'il arrive nuit et jour des blessés et que nous voyons passer de temps en temps des prisonniers anglais. Cambrai a déjà beaucoup souffert de cette affaire et on compte des morts et des blessés dans la population civile. Nous avons ici 5 canons pris aux Anglais, il y en a environ 70 à Caudry. Aujourd'hui 10 déc. on prend au Cateau sans motif connu 4 otages, ce sont Mrs. Hallette, Thomas, Dufresnoy et l'abbé Vétrant qui vont partir de suite en Allemagne. Hier dans les cafés et estaminets, des policiers demandaient à tous les civils les cartes d'identité et on fouillait tout le monde. Il se passe quelque chose, mais quoi ? On ne le sait pas.

8 janvier : Des trains pour la France non occupée ont été organisés les 20 et 21 décembre, et environ 2000 personnes, tant de notre ville que d'évacués, sont parties. Malheureusement un séjour illimité en Belgique était prévu et faisait beaucoup hésiter et le froid était terrible. Les voyageurs ont passé une journée complète pour la visite des bagages dans l'église, et les magasins de chez Cottiau et Bracq quand ils se sont dirigés vers la gare ils étaient déjà transis et le spectacle était lamentable, les enfants pleuraient, des vieillards se trouvaient mal et à la gare il a fallu attendre des heures le départ des trains et on les a mis dans des wagons à bestiaux et qui venaient d'être lavés et par conséquence glacés. Ce que ces gens ont dû souffrir est inimaginable et ils auront bien gagné de revoir notre beau pays et les êtres qui leur sont chers. Les otages dont il est question ci-dessus sont rentrés, ils n'ont pas été plus loin que Maubeuge, mais quelques jours après on en prenait 4 autres, ce sont Mrs. Cottiau, Dufrénois jeune, Déhaussy de la ferme de l'Avantage et l'abbé Canonne, ils ont été dirigés sur Valenciennes.

Le 21 décembre un tank pris aux Anglais a manoeuvré dans la nouvelle rue en présence du général Von Marwitz. Nous avons vu fonctionner cette masse énorme, tournant, grimpant les hurées et nous avons su que cette répétition était faite en vue de la visite de l'empereur qui devait avoir lieu le lendemain. En effet, le 22 décembre au matin dans ladite rue, une équipe était occupée à planter des piquets et à les relier par des fils de fer barbelés et cela pour faire voir au kaiser comment cette lourde machine se jouait de ces obstacles et à 10 heures toutes les rues où devait passer le cortège étaient gardées par des soldats formant la haie et des gendarmes interdisaient la circulation. La visite eut lieu et le tank manoeuvra devant Guillaume II de même qu'il put voir la lourde artillerie prise aux Anglais. A deux heures il repartait et le tank était conduit à la gare. Il paraît qu'on le montre en ce moment à Berlin moyennant un mark.

Nous entendons encore et toujours le canon, hier il tonnait encore d'une façon inaccoutumée de même que nous avons assez souvent la visite d'aéroplanes anglais ou français et nous assistons, soit au combat aérien, soit au bombardement. Quant à la situation, c'est toujours la même et nous ne voyons pas encore la fin.

5 mars : Nous n'écrivons plus souvent car nous devons toujours

redire la même chose, c'est dire que nous en sommes toujours au même point. On annonce une grosse offensive qui doit se produire du côté de Cambrai mais jusqu'à présent on attend, néanmoins dans toutes les communes il y a beaucoup plus de soldats que de civils, toute notre contrée en regorge, il est vrai que la défection de la Russie leur laisse des troupes disponibles dont une grande partie revient sur notre front. Hier et aujourd'hui nous avons vu beaucoup de matériel et de l'artillerie lourde se dirigeant sur Cambrai. Cette région est maintenant garnie comme elle ne l'a jamais été et les Anglais ne pourraient plus recommencer leur attaque de novembre qui, si elle avait été bien conduite, nous débarrassait et refoulait les Allemands plus loin que Maubeuge. Eux-mêmes avaient savaient que l'occasion n'avait jamais été aussi belle. Et maintenant à quand la fin, nous n'osons plus en parler. Nous souffrons et souffrirons de plus en plus toutes les denrées se raréfiant et si nous n'avions jamais mangé de choux navets, nous en faisons maintenant une consommation assez forte ainsi que d'autres produits que nous ne connaissions pas avant la guerre. La graisse remplace le beurre, le maïs et le seigle grillés remplacent le café, nous manquons presque de savon et la lessive se fait avec de la potasse, simplement nous mangeons des haricots noirs et des féverolles, les biscuits qui étaient fournis par le ravitaillement nous font défaut. On nous vend de la choucroute et des haricots qui devraient être verts, mais qui sont noirs tant ils sont mal conservés. Enfin nous vivons et c'est tout, mais nous ne saurions pas faire de durs travaux. Avec ces ennuis les perquisitions et réquisitions pleuvent, nous ne tenons plus à rien, les gendarmes arrivent perquisitionner et prennent ce qui leur plaît, on s'habitue à tout, de même que nous nous habituons aux visites de jour et de nuit des avions anglais et français, chaque fois les canons antiaériens tonnent, les éclats pleuvent quelques habitants se mettent dans leur cave, mais plus nombreux sont ceux qui regardent les projecteurs électriques fouillant le ciel pour y découvrir les appareils sans songer au danger qu'ils courent. C'est ainsi qu'il y eut des victimes à Buironfosse, au Nouvion, à Etreu etc. et il y a une quinzaine de jours à Reumont où une jeune femme de 16 ans fut tuée, huit autres personnes grièvement blessées. Comme représailles trois dames de notre ville ont été emmenées à Holzmündein en Westphalie, ce sont Mmes. Richard - Bracq, Philippi et Pezin, les hommes que

je signalais dernièrement sont captifs en Russie.

27 mars : Depuis 7 jours la grosse offensive allemande tant annoncée est commencée et à l'heure actuelle les Allemands sont retournés dans les positions qu'ils occupaient au commencement de 1917. Que va être la suite ? Nous serons bientôt renseignés par les événements mais ce que nous savons déjà c'est que nous n'avions jamais vu autant de troupes, autant de matériel de toutes sortes que nous avons vus depuis un mois. Les précautions sont bien prises et vont donner du fil à retordre à nos soldats. Nous ne saurions raconter par le même tout ce que nous voyons par ici journellement. Il ne se passe pas de jour si la sirène ne nous annonce au moins trois ou quatre visites d'aéroplanes et alors c'est le bombardement, ce sont les batailles d'aéros et tout le tremblement. Nous assistions la semaine dernière à une bataille qui se passait du côté de St Souplet et où au moins 50 appareils étaient engagés, nous en avons vu tomber quelques uns, le lendemain sans qu'on s'attende à rien, des bombes tombaient faubourg de Cambrai et dans les jardins derrière les maisons du Boulevard Paturle à 100 mètres à peine de chez nous, tuant deux vaches, blessant quelques personnes tant allemandes que françaises et brisant fenêtres et carreaux des maisons à proximité et cela sans apercevoir les aéroplanes qui se trouvaient à très grande hauteur. La nuit dernière encore les canons de notre ville ont tiré pendant une heure sur des aéros qui survolaient notre ville. Depuis le commencement de l'offensive, les blessés affluent par milliers, on en voit partout, hier encore je voyais la Grand'Place et la Place Thiers couvertes de ces malheureux. Nous avons vu aussi quelques milliers de prisonniers anglais. C'est un mouvement continuel auquel préside toujours Guillaume II qui est en permanence au Cateau. En raison de l'avance qu'ont prise les troupes allemandes, l'AOK 2 doit bientôt nous quitter pour rapprocher le front. Seulement dans les pays conquis c'est le désert et c'est une grande difficulté pour une installation telle que celle nécessitée par ces bureaux d'état major. Les ordres arrivent sans crier gare et une formation reçoit un ordre et doit partir une heure après, nous n'avons d'ailleurs plus beaucoup de troupes en ce moment, c'est surtout les blessés et soldats du *Damnedville* qui donnent ici le grand mouvement.

422